DENONCIATION

AU PUBLIC,

Du Voyage d'un soi-disant Figaro en Espagne.

PAR LE VÉRITABLE FIGARO.

Fournier n° 1828

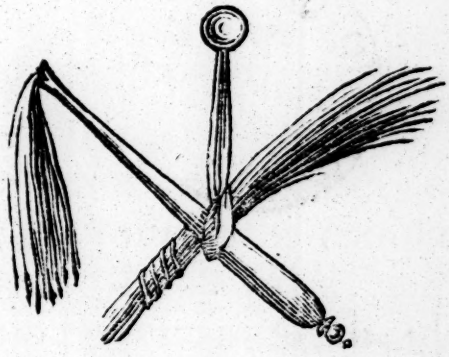
DÉNONCIATION

AU PUBLIC,

Du Voyage d'un soi-disant Figaro en Espagne,

PAR LE VÉRITABLE FIGARO.

Currente flagello.



A LONDRES;

Se trouve A PARIS,

Chez FOURNIER le jeune, Libraire, rue Haute-feuille, n°. 26.

M. DCC. LXXXV.

8° T. 158. Art.

BIBLIOTHECA

AVERTISSEMENT.

Il a paru vers la fin de l'année 1784, une brochure in-18, de 280 pages, intitulée, *Voyage de Figaro en Espagne*, avec cette épigraphe, *currente rotâ*. Quoique le frontispice porte *à Saint-Malo*, il est certain que c'est ailleurs qu'elle a été imprimée.

Cette production est un assemblage grotesque de pièces de rapport, qui n'ont aucune liaison entre elles, et qui sont encadrées sans ordre, sans suite, sans combinaison, comme le hasard auroit pu les placer. Pour en avoir une idée, il faut jeter les yeux sur la table qui est à la fin de la brochure. On y voit quatre-vingt-sept articles, rangés l'un après l'autre, comme autant de chapitres. Par exemple, l'article *Combat de Taureaux* est suivi de celui de la *Justice crimi-*

nelle ; à celui-ci succède l'article, *Prédicateurs de places*, après lequel vous trouvez celui *des Finances ;* et puis, *mon Oiseau.* L'article *Courtisanes* est entre l'*Angelus* et les *Legs pieux*, etc. etc.

Le désordre du plan n'est qu'une foible image de celui des idées. Partout l'Auteur se plaît à vous surprendre par les associations les plus bizarres, par les rapprochemens les plus disparates. Des absurdités de toute espèce, des tableaux indécens, des plaisanteries impies, des faussetés grossières, voilà ce qui forme d'un bout à l'autre le tissu de cet ouvrage, digne des petites-maisons.

Quoi qu'il en soit, le prétendu voyageur ayant jugé à propos de prendre le nom de *Figaro*, celui-ci, en bon patriote, a cru devoir réclamer contre cette usurpation, et dénoncer l'ouvrage au public. C'est l'objet du petit écrit qu'on va lire.

L'Auteur y suit le voyageur pas à pas; il l'accompagne dans toutes ses courses ; il transcrit littéralement tout ce qui lui a paru plus digne de remarque dans chaque article; et comme il est parfaitement instruit de tout ce qui concerne l'Espagne, on peut compter sur l'exactitude et la vérité de ses observations. S'il n'a pas relevé tout ce qui auroit pu l'être, il en a dit assez, pour faire connoître cette étrange production, et lui attirer tout le mépris qu'elle mérite.

On dira peut-être qu'un pareil ouvrage n'étoit pas digne d'être réfuté. Mais si on ne le dit qu'après avoir lu la réfutation, ce sera une preuve qu'elle n'étoit pas inutile, puisqu'elle aura fait porter ce jugement. D'ailleurs, il semble qu'il suffise que des mensonges soient imprimés, pour en imposer à bien des personnes ; et souvent telle

fable que l'on ne voudroit pas écouter dans un cercle, est reçue sans contradiction, quand elle se trouve dans un livre. En fait de crédulité, il y a plus de peuple qu'on ne pense. Qui sait si, dans le nombre des personnes entre les mains desquelles l'écrit suivant pourra tomber, il n'y en aura point qui rougiront intérieurement d'avoir été les dupes de leur bonhommie et de leur simplicité ?

DÉNONCIATION

AU PUBLIC

Du Voyage d'un soi-disant Figaro en Espagne,

PAR LE VÉRITABLE FIGARO.

Currente flagello.

Depuis que j'ai fait à Paris la fortune que tout le monde sait, depuis que mon nom y est devenu un signal de plaisanterie, bonne ou mauvaise, ce nom, si bien accueilli sur le premier théâtre de la capitale, a été, pour ainsi dire, au pillage; chacun a voulu s'en emparer; il n'est si chétif grimaud, qui ne se soit avisé de le prendre, ni si vil usage, auquel il n'ait été prostitué. Tel est donc le malheur attaché à la célébrité! On m'a dit en effet que Ramponneau, qui eut, en son temps et dans son genre,

autant de vogue que moi, avoit eu aussi à peu près le même sort.

S'il est triste pour un galant homme de se voir travestir sous mille formes ridicules ou bizarres, il l'est bien plus encore de voir débiter sous son nom des platitudes, des sottises, des extravagances, des impiétés. C'est ce qui m'est arrivé dernièrement, à l'occasion d'une production intitulée *Voyage en Eſpagne*, dont l'auteur, pour rendre son voyageur intéressant, a trouvé tout simple de l'appeler *Figaro*.

Cet aventurier, quel qu'il soit, me paroît un homme de peu de cervelle. Quand on veut qu'un déguisement réussisse, il faut au moins qu'il ait quelque vraisemblance. Or, qui ne voit qu'étant Espagnol de naissance, ce n'étoit pas à moi qu'il falloit attribuer un voyage en Espagne, un Espagnol ne pouvant pas être censé étranger dans son pays? Et quand est-ce qu'il me fait ainsi courir? C'est pendant l'année 1784, temps où

mon mariage a fait assez de bruit à Paris, pour que personne n'ignore que je ne pouvois pas être alors à Madrid. Ajoutez que l'auteur mal-adroit se trahit lui-même sans cesse ; le masque lui tombe à chaque page ; c'est l'oreille de l'âne qui échappe toujours par quelque bout.

Comme je ne veux point rester chargé du mépris et de l'indignation qu'une pareille production doit attirer à mon nom, je prends le parti de la dénoncer au public, pour qu'il en fasse justice.

Je ne prétends pas m'ériger ici en Don Quichotte, encore moins rompre des lances pour mon pays. Mon dessein est de montrer l'ignorance et la folie de l'auteur, de relever, tout en courant avec lui, ses inepties et ses faussetés. Il ne sera pas dit qu'un polisson, qui n'ose seulement pas se nommer, aura mis toutes ses extravagances sur le compte de Figaro, sans avoir reçu de Figaro quelques coups d'étrivières.

C'est véritablement tout ce que mérite un écrivain sans conséquence, qui, se jouant impudemment de la crédulité de ses lecteurs, leur débite tous les contes que peut enfanter une imagination déréglée; un auteur, qui voulant être original et piquant, n'est que plat et ridicule.

Il croit pourtant, ou feint de croire que sa brochure est *un livre*, et que ce livre est un chef-d'œuvre. » Si la nou-» veauté, dit-il, (avis de l'éditeur) peut » assurer le succès *d'un livre*, on espère » *que celui-ci* réussira. Tout y est neuf, » faits, choses, expressions, pensées, » manière de les rendre. L'auteur est » jeune. Le sujet est vierge dans le » genre qu'il est traité. Il seroit à desi-» rer peut-être, que l'histoire du monde » fût écrite ainsi. « Je m'imagine entendre un charlatan, monté sur ses tréteaux et appelant les passans.

Le singe de sa part disoit : Venez de grace,
Venez, Messieurs, je fais cent tours de passe-passe.
LA FONTAINE.

L'auteur vouloit vendre son livre, il falloit bien attirer les acheteurs; aussi toute sa préface est-elle sur le même ton.

Une histoire du monde écrite comme le voyage de Figaro, *currente rotâ*, seroit assurément une très-plaisante chose. Au reste, notre auteur ne désespère pas de voir » quelque jour, un cours de rai-» son, de probité, de sagesse, de mo-» rale, sortir des cachots et des petites » maisons. (pag. 158.) « Ce sera sans doute quand il y aura sa demeure.

Si son *livre* est *neuf* à quelques égards, il est, sous d'autres rapports, bien trivial et bien commun. La forme même ne lui en appartient point; elle est absolument calquée sur le *tableau de Paris*, qu'il a pris pour modèle.

L'auteur n'est pourtant pas un écrivain ordinaire; car il a le privilége d'être dispensé des règles communes du bon sens et du goût. » Ici (dit-il) le désor-» dre, l'abandon, les idées incohéren-

» tes, singulières, sont *sagesse ;* là, l'in-» correction est mérite. « Notez, que c'est dans l'*avis au lecteur* qu'il s'exprime ainsi. Lecteur, tenez vous donc pour bien et duement *aviſé.*

Il vous prévient ensuite que son *style* est *rapide et chaud*, que ses *tableaux* sont, *tantôt plaiſans*, *tantôt touchans*, *tantôt sublimes.* On ne peut pas se louer plus franchement, ni de meilleure foi.

Il vous prévient enfin que c'est surtout dans certains *articles qu'il s'est ſurpassé ; sa sensibilité émeut, attendrit ; ses descriptions*, *ses tableaux brûlent les pages.* Malheureusement *ces articles ont été réservés pour le second volume*, qui doit contenir *un voyage en Suiſſe.* Il faut donc attendre le second volume, pour voir ces *tableaux qui brûlent les pages.*

Lecteur, vous commencez, je pense, à connoître le voyageur, et cela n'est pas inutile ; il est toujours bon de savoir avec qui l'on se trouve. C'est ainsi que, lorsque vous entrez aux petites

maisons, et qu'un homme, qui s'offre à vous conduire, vous prévient qu'il est le père éternel, vous êtes aussitôt au fait et vous êtes bien aise d'y être. Suivez maintenant avec moi notre voyageur dans ses courses rapides, vous verrez qu'il ne démentira pas l'opinion qu'il vous a donnée de lui.

Il faut pourtant vous avertir que si vous prétendez trouver l'Espagne dans ce *Voyage en Espagne*, vous vous trompez. L'auteur, après avoir traversé Saragosse, ne vous conduit qu'à Madrid; il vous laisse ensuite sur *les grands chemins*, et disparoît, sans que vous sachiez ce qu'il est devenu (1).

ENTRÉE EN ESPAGNE PAR SALIENTES.

L'AUTEUR débute par *un tas de pierres*, qui, dit-il, (pag. 1re) »sert de limites.

(1) Les grands chemins forment le dernier article du *Voyage en Espagne*.

» A peine a-t-on perdu la France de vue,
» qu'on s'enfonce dans les Pyrénées.....
» Pendant quinze mortelles heures, on
» ne voit ni trace, ni habitation d'hom-
» mes; on croit être seul au monde, etc. «

Il ne dit point s'il étoit à pied ou à à cheval. Pour moi je pense que c'est par l'air qu'il a fait le trajet. La tête de notre homme étoit un ballon, rempli d'air inflammable; n'ayant point de lest, sa légèreté l'aura porté à une hauteur, qui ne lui aura pas permis d'appercevoir les hameaux sans nombre, dont les vallées de ces montagnes sont agréablement parsemées, ni les cultures riantes qui les embellissent, ni les beaux arbres qui les parent si majestueusement. Tant pis pour lui, s'il n'a rien vu de tout cela; mais au moins ne devoit-il pas commencer son récit par un mensonge, en disant (pag. 2) que,
» pendant quinze mortelles heures, on
« ne voit ni trace, ni habitation d'hom-
« mes, etc. «

Le Voyageur arrive à Salientes, comme s'il tomboit des nues. Il est même à croire qu'il a fait quelque lourde chûte, qui l'a étourdi pour le temps de son voyage; car le plus souvent, il ne sait pas même ce qu'il dit ; il confond les objets ; il défigure les lieux ; il estropie les noms ; en un mot, il extravague.

Entrons avec lui à Saragosse.

SARAGOSSE.

Pag. 3. » Au grand nombre d'équipa-» ges, à la quantité de valets, à la mul-» titude de mendians qu'on voit ici, il » semble que la moitié de la ville a tout, » et que l'autre moitié n'a rien. «

Est-ce là ce que vous appelez du *neuf*, monsieur le voyageur ? Mais par-tout où il y a des pauvres et des riches, il me semble que c'est la même chose ; ainsi, rien de plus trivial que votre observation.

Vous dites dans une note, (*Ibid.*) que » cet ouvrage étoit imprimé, quand on

» a appris que, par les soins de trois » personnes, que vous nommez, on a » établi une maison de miséricorde, » où tous les mendians valides sont lo- » gés, nourris, habillés, moyennant » qu'ils filent et qu'ils peignent de la » laine. « Votre *moyennant que* est charmant, mais ce n'est pas de quoi il s'agit. La maison dont vous parlez est ancienne; elle étoit fondée long-temps avant l'existence de ceux à qui vous en attribuez l'établissement, qui probablement étoient les directeurs de l'année où vous écriviez : on n'y file pas seulement de la laine, mais aussi du lin et du chanvre; on y fabrique différentes étoffes et des toiles communes.

P. 4. » Saragosse, dit-on, est une ville » commerçante; il n'y paroît pas : tous » les bras sont croisés, sont dans l'inac- » tion; les boutiques, les magasins sont » vuides, les métiers sont immobiles; » il n'y a pas un seul canot sur l'Ebre. »

Il falloit que l'auteur rêvât, quand il

a écrit ceci. Les seules soieries qui sortent de ces métiers, prétendus immobiles, forment un article considérable pour le commerce de l'Amérique. Qu'il y ait des magasins vuides, quand les expéditions sont faites, cela est tout simple. Le faux Figaro a vu peut-être quelque magasin dans un pareil moment; il en a conclu judicieusement que tous les magasins de Saragosse étoient vuides, et qu'ils l'étoient toujours; à peu près comme ce voyageur, qui, ayant eu dispute à Blois avec son hôtesse, qui étoit rousse, écrivit aussitôt sur son journal, que toutes les femmes de Blois étoient acariâtres et rousses. L'exportation des blés de Saragosse et de tout le cours de l'Ebre, est encore un objet de commerce très-important. Il est vrai qu'elle ne se fait pas par des *canots*, mais par des bateaux tels que les comporte la navigation de ce fleuve. Le territoire de Saragosse fournit en outre une très-grande quantité d'eaux-

de-vie, qui sont fort estimées dans le nord ; elles descendent par l'Ebre jusqu'à la méditerranée.

L'auteur continue (Pag. 4 et suiv.): » En vain les Hollandois ont offert de » rendre, à leurs frais, l'Ebre navigable ; » en vain les Espagnols pouvoient voir, » pouvoient entendre les travailleurs, » qui, tout près d'eux, qui sous leurs » yeux, applanissoient les collines, per- » çoient les rocs, coupoient les monta- » gnes, combloient les vallons, joi- » gnoient les mers ; ils n'ont rien vu, » rien entendu, rien écouté. «

Qu'ils étoient généreux les Hollandois, de vouloir rendre ainsi l'Ebre navigable *à leurs frais ?* Et que penser des Espagnols, qui ont eu la simplicité de ne leur pas laisser faire cette dépense ? En vérité, ces pauvres Espagnols sont des statues, qui ne voient point, qui n'entendent point.

Mais où étoient-ils donc ces *travailleurs*, que les Espagnols *pouvoient voir &*

entendre, et qu'ils n'ont ni vus ni entendus; *ces travailleurs qui applanissoient les collines, qui joignoient les mers?* L'auteur ne nous l'apprend point; apparemment que c'est son secret. Ce qu'il ne nous cache pas, ce sont les grandes vues qu'il a conçues, pour remplir toute l'Espagne de canaux et rendre tous ses fleuves navigables; le tout, *sans de très-grands frais.* En quatre lignes, dans une note placée au bas de la page 5, il vous arrange tout cela le plus facilement du monde. Quoi de plus aisé, par exemple, que de couper l'Espagne entière en deux parties, par *un canal depuis le golphe de la Biscaye jusqu'à la Méditerranée?* Risum teneatis, amici?

Le faux Figaro décrit ainsi *le palais de l'Inquisition* (pag. 6.): » Le palais « de l'Inquisition est au milieu de la » ville; ses murs jaunes, bruns, épais » et flanqués de tours, paroissent avoir » cent pieds. C'est là qu'on envoie les » incubes, les succubes, les devins, les

» juifs, les trembleurs, les loups garous
» et les sorciers. L'Archêque de Sara-
» gosse est le chef suprême ; quarante
» à cinquante Jacobins sont les geoliers
» de cet antre, d'où rien ne transpire,
» d'où peu de gens sortent, et dont trois
» ou quatre ponts-levis, des fossés, des
» bastions, des verroux, des frères lais,
» et des dogues empêchent d'appro-
» cher. »

Tout ceci est encore un rêve de l'auteur. L'hôtel de l'Inquisition est sur le bord de la rivière, et a une façade sur le quai ; sa porte est au milieu d'une des plus larges rues de la ville. C'est un assez bel hôtel, où l'on ne voit ni tours ni fossés, et qui n'a rien qui le distingue des autres ; ses murs même, loin d'être jaunes et bruns, paroissent propres et bien entretenus. Les prisonniers dont il fait le détail, ne seroient-ils pas enfermés comme des imposteurs dans tous les pays du monde ? Sans doute il en faut excepter les Juifs ; mais les Juifs

sont bannis de l'Espagne par les loix du royaume, et par conséquent dans le cas d'être punis, s'ils y contreviennent. N'y a-t-il pas, au sein de la chrétienneté, des pays, dont les loix bannissent aussi même des chrétiens?

L'auteur est si mal instruit, qu'il omet précisément la principale et presque l'unique occupation du tribunal de l'Inquisition, qui est celle de réprimer le bavardage insensé des écrivains licentieux, qui ressemblent au soi-disant Figaro; car l'Inquisition est en Espagne, ce que sont ailleurs les maisons de force ou de correction.

Toute la garde de l'hôtel à Saragosse se réduit à un portier, pour ceux qui y ont leur logement, et à un concierge particulier pour les prisons. Le tribunal est simplement composé, comme dans les autres provinces, de trois prêtres séculiers, qui sont ordinairement des dignitaires, tirés de quelque chapitre. Le grand Vicaire de l'Ordinaire est aussi

inquisiteur-né. Ainsi, les *quarante à cinquante Jacobins*, les *ponts-levis*, les *bastions*, les *frères lais*, les *dogues*, tout cela est de la plus impertinente fausseté.

(Pag. 8.) » Les cures et les miracles » ne coûtent rien à Notre-Dame du Pi- » lier. Sa chapelle lambrissée d'ex-voto, » de bras, de jambes, de fumée, de cier- » ges, de béquilles, ne désemplit jamais » d'aveugles, de sourds, de muets, de » boiteux, de culs de-jatte, qui prient, » qui soupirent, qui pleurent, qui es- » pèrent, qui attendent, qui baisent la » terre et font des signes de croix. «

Mais *si les cures et les miracles ne coûtent rien à Notre-Dame du Pilier ;* pourquoi donc fait-elle *attendre* cette foule de supplians, dont *sa chapelle ne désemplit jamais ?* Pour ce qui est de la tapisserie de cette chapelle, n'en trouve-t-on pas de pareilles par-tout ailleurs, même au milieu des capitales les plus éclairées? Je conseille donc à l'auteur de garder précieusement ce morceau et beaucoup

d'autres, parce qu'ils pourront lui servir pour d'autres relations qu'il pourroit entreprendre.

(Pag. 9.) » Dans un pays comme » l'Aragon, qui produit tant de soies, » tant de laines, tant de matières pre- » mières de tous les genres, et dans une » ville aussi considérable que Saragosse, » il est surprenant qu'il n'y ait que deux » fabriques; l'une d'eau-de-vie, l'autre » de chapeaux. Celle-ci est appelée la » fabrique des Cobalecientes. Ces cha- » peaux ne sont pas chers; ils sont ex- » cellens; il y a six mois que j'en achetai » un, je le porte souvent, je n'en ai pas » soin, il est encore tout neuf. «

A-t-on jamais vu faire un *livre*, pour raconter de pareilles pauvretés? L'auteur ne connoît donc que deux fabriques à Saragosse; l'une d'eau-de-vie, l'autre de chapeaux communs, destinés pour les gens du peuple. C'est qu'il pourroit bien, par plus d'une raison, n'y avoir fréquenté que les cabarets et la canaille.

Ce qu'il dit sur les Gentils-hommes Aragonnois, sur les livres permis, dont le catalogue lui a paru mince, sur la salle des spectacles, consumée par la foudre, qu'on a voulu reconstruire, mais qui n'a pu l'être » parce qu'à coups de » pierres, les prêtres et les moines fu- » rieux ont dispersé les maçons. « (P. 9, 10, 11.) Tous ces articles sont d'un goût exquis, et sur-tout d'une vérité surprenante.

(Pag. 12.) » A quinze cents pas de » la ville environ, soixante Bernardins » ou Prémontrés vendent en détail du » vin muscat. Jardins, cellules, cloîtres, » dortoirs, tout le couvent est rempli » de tables, tout est garni de buveurs, » *de qui* les chansons, le bruit, les cris, » les éclats, changent ce saint lieu en » corps-de-garde. »

Monsieur *de qui*, vous en imposez. Il n'y a point de Prémontrés à Saragosse ; il n'y en a pas même dans ses alentours. Les Bernardins les plus pro-

ches sont à deux grandes lieues du pays, et presque dans un désert. Voulez-vous parler des Chartreux, situés à trois quarts de lieue de la ville? Ils font véritablement d'excellent vin muscat ; mais ils le vendent en gros, jamais en détail. Cette chartreuse est de la plus grande édification. Vous avez bien mal choisi l'endroit pour y placer votre tabagie.

Lecteur, vous voilà parfaitement instruit de tout ce qui concerne le royaume d'Aragon et Saragosse sa capitale. Mettons-nous donc en chemin pour Madrid.

ROUTE DE SARAGOSSE A MADRID.

(Pag. 12.) » Pendant deux jours on » ne voit ni arbres, ni vignobles, ni » épis. « Et justement, aux portes même de la ville, sur la route de Madrid, commence une plantation de vignes et

d'oliviers, qui se prolonge à plus de deux lieues sans interruption, et sans un pouce de terre inculte. La vue d'ailleurs se promène agréablement *pendant* ces *deux jours* sur de gros bourgs, point éloignés, à droite et à gauche; ensorte que si toute l'Espagne ressembloit à ce canton, elle n'auroit rien à desirer pour la population et la culture.

Le voyageur va nous donner une idée de ses connoissances topographiques. » On passe (dit-il pag. 13.) par Daroca, » Loeches, Méjorada, Alcala-de-Hena- » rèz, Calatayud, Albarazin, et Gua- » dalajara. »

L'auteur oublie plusieurs lieux qui sont sur la route, pour y en substituer d'autres qui n'y sont pas. Ceux qu'il nomme, et qui s'y trouvent réellement, doivent être placés ainsi : *Daroca*, *Guadalajara*, *Alcala-de-Henarès*. Car pour *Loeches*, *Méjorada*, *Calatayud*, *Albarazin*, tous ces lieux sont si éloignés de la route, qu'on n'y passe pas plus, en

allant de Saragosse à Madrid, qu'on ne passe à Seaux pour aller de Paris à Versailles. Et pour vous faire mieux comprendre la chose, Lecteur, imaginez quelqu'un qui s'aviseroit de tracer ainsi la route de Paris à Blois : *De Paris à Etampes, d'Etampes à Nouan-le-Fuselier, de Nouan-le-Fuselier à Chambord, de Chambord à Beaugenci, de Beaugenci à Maintenon, de Maintenon à Melun, de Melun à Orléans, d'Orléans à Blois.* Vous pouvez juger, par ce tableau, de l'ordre que suit notre voyageur dans son itinéraire, qui ne put être que celui d'un porte-balle ou d'un marchand de cochons. Et puis, fiez-vous à monsieur le voyageur.

(Pag. 13.) » Les bourgs, les villages, » les hameaux, les maisons éparses sont » très-rares, et par-tout des mains oisi- » ves, des visages défaits, maigres, » plombés, couleur de paille; des hail- » lons, de la vermine; par-tout de mau- » vaises cabanes, où hommes, femmes,

» enfans, filles, garçons, mules, che-
» vaux, moutons, chèvres et mulets,
» sont couchés, sont entassés pêle-
» mêle. «

Cet entassement fait image; et pour le coup, on ne peut refuser à notre auteur l'art de grouper ses tableaux; et admirez, s'il vous plaît, combien il entend les contrastes! *Des bourgs, des villages, des hameaux, des maisons*..... très-rares; *par-tout des mains oisives, des haillons, de la vermine*, et pourtant des troupeaux riches et nombreux; *de mauvaises cabanes*, mais où l'on voit, *hommes, femmes, enfans, filles, garçons.*

Notre voyageur nous régale ensuite d'un trait d'érudition. Il dit (page. 14.) que » Publius, Cneïus, Cornelius et le
» chaste Scipion passèrent à Calatayud,
» en revenant de massacrer les braves
» habitans de Numance, et que ce mas-
» sacre devint l'époque des guerres ci-
» viles. « Delà, suivant lui, la proscription de Sertorius, la défaite de Sylla,

le triomphe complet de Métellus et de Pompée. Lecteur, je vous prie de croire que je ne vous garantis aucune de ces savantes assertions.

Il observe (pag. 14.) que » des giran- » doles d'une grandeur énorme, gâtent, » coupent, alongent l'oreille des dames » d'Albarazin. « Remarque importante, et dont ces dames devroient bien profiter, pour prendre la nouvelle mode de porter un chapelet aux oreilles.

Il ajoute (pag. 15.) que, » grace à » une fabrique de draps, les habitans » de Guadalajara ont de bons habits, de » bons souliers, de l'embonpoint, et » l'air content » Mais *la méridienne des ouvriers* ne lui plaît point. *A une heure*, dit-il, *tout est fermé*, *tout le monde dort*, *on ne peut rien voir.* Mais aussi, pourquoi l'auteur ne faisoit-il pas avertir les ouvriers qu'il étoit là ?

(*Ibid.*) » A Méjorada, on épluchoit » mal le safran ; César avoit campé de- » vant ses fenêtres. « Remarquez bien

cette liaison du *ſafran* et de *Céſar*. Il trouva pourtant à Méjorada de jolies éplucheuses, une sur-tout, qu'il appelle tendrement sa *chère Joſephine*, qu'il prie de ne point le *bouder*, et à qui il donne des conseils pour mieux éplucher son safran. Il ne manque à cet article, qu'un petit conte entre César et quelques jolies éplucheuses de son temps.

A propos de safran, il se rappelle (pag. 16.) que » les Romains, les » Goths, les Maures, les Espagnols, » s'amusèrent tour à tour à prendre, à » piller, à brûler Daroca. « Et il prétend que » dans les masures qui restent, on » ne trouve pas un lit, pas une chaise, » pas un verre d'eau. » Il est vrai que, dans presque toutes les guerres dont l'Espagne a été le théâtre, Daroca a plus ou moins souffert. Mais il n'en est pas moins certain, que cette ville est encore peuplée de plus de trois mille habitans, dont la plupart sont des laboureurs aisés. Daroca abonde en

fruits

fruits délicieux, qui fournissent en très-grande partie à la consommation de Madrid.

Le soi-disant Figaro nous apprend (page 17) une chose bien considérable de l'hôtesse de Loeches. » La Posadera, nous dit-il, » a des jambes prodigieuses; » jamais je n'ai vu de pareilles jambes; » je parie, quand on voudra, et tout » ce qu'on voudra, mettre ses bas par-» dessus mes bottes. « Il faut croire que les jambes de *Joséphine* à *Méjorada* étoient mieux faites.

Il a trouvé à droite, en entrant aux Cordeliers, » *une sainte Thérèse évanouie* » *dans les transports de la jouissance céleste;* » ses boucles, ses tresses, sa ceinture, son » voile, son bandeau flottent en désordre, » et ses yeux à fleur de tête, étincelans » de feu, brûlans d'amour, humides de » larmes, semblent chercher dans le ciel » son Dieu, son Epoux, son Amant. «

Etoit-ce un tableau, étoit-ce une statue qui réunissoit tant de perfections?

L'auteur ne s'en explique point ; mais comme il est le premier qui ait vu cette merveille, il a, à cet égard, tout le mérite de l'invention.

Au reste, je ne m'étonne plus qu'il ait voulu nous conduire à Loeches, quoique Loeches ne fût pas sur la route. L'anecdote de la *Posadera* et la description de la sainte Thérèse étoient deux objets trop piquans, pour ne pas mériter cette excursion.

La ville de Siguenza l'a intéressé, parce que (page 18) » la plus belle » des femmes, la belle Eléonore de « Guzman (qu'il ne connut point) » y est enterrée. «

» Hier, dit-il (*ibidem*) « à quatre » heures, les Etudians d'Alcala lan- » cèrent un ballon. « Quel jour étoit hier? Lecteur, vous en voulez trop savoir.

ENTRÉE DE MADRID.

L'entrée de Madrid parut à notre voyageur, *vraiment riante*, *vraiment*

imposante. En voici la raison (pag. 19.) » Des sapajoux, des guenons, des cata-» couas, des perroquets à presque toutes » les fenêtres, une rue très-longue, » très-large, une porte superbe, une » infinité de tours et de clochers; des » maisons à quatre, cinq, six, sept, » huit étages; de très-beaux balcons, » la poste aux lettres, la douane, la » place du Soleil, la grande place, le » bruit perpétuel des cloches : « tous ces objets, depuis les *sapajoux* jusques aux *cloches*, ont également frappé notre voyageur.

A peine est-il arrivé, qu'il va parcourir toutes les maisons royales de Madrid et du dehors; et c'est ici surtout que ses descriptions sont riches et exactes.

LE BUEN-RETIRO.

Le palais du Buen-Retiro est le premier dont il s'occupe. » Depuis que le » Roi l'a quitté, dit-il (page 21) les

» bâtimens tombent, les fontaines sont » taries, etc. « Vous croiriez que ce palais est désert ? Eh bien, les communs en sont occupés par un régiment d'infanterie de deux bataillons, et un autre de cavalerie de quatre escadrons. Mais notre homme n'a point vu ces régimens, quoique pourtant des régimens soient assez visibles.

(Page 22). Il paroît qu'en revanche il a bien considéré la statue de Plilippe II ; et je laisse à penser s'il manque une aussi belle occasion de s'exercer sur le compte de ce prince.

Il finit cet article, en nous disant (page 27) : « Le fils du concierge de » Buen-Retiro a une forme extraordi- » naire, une figure bizarre ; il est plus » gros que moi ; il paroît plus vieux ; il » a huit ans : si cet enfant vit, ce sera » un monstre. « Ce tableau peut servir de pendant à celui de l'hôtesse de Loeches. Notre Auteur trouve du merveilleux par-tout ; c'est que le merveilleux est l'ame de la fiction.

LA GRANGE.

(Pag. 27 et suiv.) Le château de la Grange, autrement appelé Saint-Ildephonse, est connu pour un des plus beaux lieux de l'Europe. C'est là que le Roi d'Espagne passe tous les ans la saison caniculaire. Le voyageur s'est un peu étendu sur cet article. Mais n'attendez pas de lui qu'il s'arrête à vous décrire la beauté du paysage, la magnificence des jardins, la limpidité des eaux, les chefs d'œuvre sans nombre que les arts ont prodigués pour la décoration de ce superbe lieu. Tout cela seroit trop commun, trop peu philosophique. Saint-Ildephonse lui fournit des idées bien plus nobles et bien plus utiles.

Il débute en ces termes: » Tant mieux » si la Grange, autrement appelée Saint- » Ildephonse, appartenoit encore à des » bergers! Philippe IV n'eût pas laissé » cinquante millions de dettes, em- » ployés en grande partie à bâtir la

» Grange, à l'orner d'étangs, de ber-
» ceaux, de nymphes, de tritons, de
» faunes, de sylvains, de naïades, d'al-
» lées, de sallons verds et autres étalages,
» auxquels ce prince vain, injuste, vo-
» luptueux, sans ordre, sans conduite,
» prodiguoit l'argent qu'il empruntoit
» à des commis, à des laquais. «

Philippe IV n'a jamais songé à bâtir le château de la Grange, qui n'a existé que long-temps après lui. Mais cela n'empêche pas que cette tirade de l'Auteur ne soit fort belle.

(Page 29.) » Pour avoir un parc, pour
» avoir des jardins, Philippe IV (l'Auteur en veut absolument à ce prince, quoique mort en 1665, il n'en démordra point) » fit démolir cinq à six cents
» maisons, fit entourer de murs deux
» mille arpens de terre, qu'il prit à son
» peuple, qui avoit plus besoin pourtant
» de racines, de graines, de légumes,
» d'herbes, de lait, de fromages, que
» lui de chevreuils, de faisans, de lilas,

» de poules d'eau, de jasmins, de pa-
» niers de fraises, et de bouquets de
» roses. « L'accumulation, comme on voit, plaît beaucoup à notre écrivain ; c'est une nouvelle figure dont il enrichit la rhétorique. Mais la censure qu'il fait ici de Philippe IV, ne seroit-elle pas une critique indirecte de quelques autres princes ? Cette petite ruse seroit assez assortie au personnage du faux Figaro. N'a-t-on pas aussi profité de mon mariage, pour faire la critique du pays où on l'a représenté ?

L'Auteur s'objecte (page 30) » que
» l'Espagnol est un paresseux ; que ce
» parc et ces jardins seroient restés in-
» cultes, le seroient encore, ne servi-
» roient à rien. « Mais, répond-il, il faut
» voir, il faut essayer ; la terre est ex-
» cellente, elle est toute neuve ; que le
» Roi lui-même donne l'exemple ; que
» pendant dix minutes il conduise, ou
» du moins qu'il suive des yeux la herse
» et la charrue ; qu'il laboure, qu'il fume,

» qu'il ensemence un coin de son parc ; » que ses mains royales abattent un pan » de muraille ; et l'on verra si dans ce » parc, si dans ces jardins il ne croît pas » avant deux ans, du blé, du froment, » des artichaux, des concombres ; et » l'on verra, etc. «

» On a appellé, dit-il, Alphonse III » ou IV (j'ai oublié lequel) l'astro- » nome, l'alchimiste et le magicien ; » on appellera Charles III le laboureur. « Et combien de bonnes leçons ne donne-t-il pas aux princes dans son texte et ses notes à ce sujet !

Mais où l'Auteur a-t-il pris que l'on ait *démoli cinq à six cents maisons*, pour former le parc et les jardins de la Grange ou Saint-Ildephonse ? C'étoit un lieu désert, situé au milieu des montagnes, qui n'étoit connu que comme un canton de chasse. On y voit encore le petit château de Balsaïn, où, depuis Philippe II, les rois d'Espagne alloient faire quelques battues. A peu de dis-

tance, et dans une plus belle position, étoit une *grange* appartenante aux Hiéronimites de l'Escurial, et destinée pour la convalescence de leurs malades. Philippe V, né et élevé en France, Philippe V, héritier des vertus, du bon goût et de la magnificence de son aïeul, choisit la Grange pour en faire un lieu de délices. Ce fut en 1720, à peu près, qu'il commença ce grand ouvrage; il le porta de son vivant jusqu'à sa perfection; et les deux princes ses fils, qui lui ont succédé, l'ont augmenté et embelli.

Que le château de Saint-Ildephonse ait été bâti avec de l'*argent emprunté* à des commis, à des laquais, c'est une allégation qui seroit capable d'indigner, si elle n'étoit absurde et ridicule.

LA FLORIDE.

(Page 34.) » La Floride est remar-
» quable par un grand nombre de jets-
» d'eau, qui, formés par les sources
» des montagnes voisines, sont bien plus

» clairs, bien plus hauts, bien plus » beaux, que tous les jets-d'eau que » nous avons en France. « Ici l'Auteur oublie qu'il s'appelle *Figaro* : ces derniers mots sont échappés à sa franchise. La Floride n'est qu'une promenade agréable, au bord de la petite rivière de Manzanarez. Elle fait précisément une demi-lieue de la route du Pardo. On y trouve bien quelques fontaines, mais qui ne s'élèvent qu'à deux ou trois pieds ; elles servent d'abreuvoir aux bêtes de somme qui y passent. Notre voyageur est un peu comme Don Quichotte ; il a des yeux qui voient autrement que le reste des hommes.

LE PALAIS NEUF.

(Page 35.) » Le palais neuf est ache- » vé. Ce bâtiment situé à pic sur une » montagne, a plutôt l'air d'un cou- » vent de Bénédictins, que du palais d'un » Roi. « Eh ! pourquoi, je vous prie, de Bénédictins, plutôt que de tout autre

ordre ? Le *palais*, dites-vous, *est achevé ;* mais les accessoires ne le sont pas, et les appartemens de la famille royale sont peut-être les plus beaux qui existent en Europe. Vous ajoutez que les *dedans sont tristes ;* et cela prouve que vous ne les avez pas vus.

ARANJUEZ.

Qui ne sait qu'Aranjuez, où la cour passe le printemps, est un des endroits les plus délicieux que la nature ait formés ? Voici comme notre Auteur en parle (page 36.) » Des troupeaux de » bêtes fauves, une position charmante, » de superbes espaliers, d'excellens fruits, » une vue admirable, font tout le mérite » d'Aranjuez. « Ne diroit-on pas que c'est fort peu de chose que tout cela ? C'est sans doute une *statue de Vénus* qui a dégoûté notre voyageur de tout le reste. Car, » cette statue trompe : la » beauté, l'attitude, l'air de vie fait il- » lusion ; il semble que ce morceau de

» marbre sent, pense, palpite, voit et » respire, et qu'il parleroit, s'il vouloit » parler. « Quel seroit donc l'enthousiasme d'un amateur de cette force, s'il voyoit la Vénus de Médicis à Florence ?

Il prétend que le Tage et le Xarama battent les murs du château ; mais il se trompe ; c'est le Tage tout seul, qui se divise en deux, pour former les jardins dits de l'île ; et le Xarama n'entre dans le Tage qu'à une demi-lieue au-dessous.

» Quand il fait chaud, continue-t-il, » quand il fait beau, quand le Roi n'y » est pas, les jeunes filles d'alentour » viennent se baigner dans le Tage : on » les voit, on leur parle, on peut les » toucher des fenêtres ; et corsets, mou- » choirs, jupons, rubans, tout est dé- » fait, dénoué, ôté, laissé sur le bord » de l'eau. «

C'est l'imagination de l'Auteur qui a créé le sujet de ce tableau, pour avoir le plaisir de s'exercer dans le genre de

l'Albane. En effet, l'intempérie de l'air est si grande à Aranjuez dans les chaleurs de l'été, qu'il n'y reste personne pendant cette saison. Les jardiniers eux-mêmes et les domestiques du château ont la permission de se retirer à Ocagne, d'où ils vont alternativement toutes les semaines à Aranjuez, pour les fonctions indispensables de leur service. Il n'y reste donc pas plus de jeunes filles que de vieilles femmes ; encore moins s'y rendent-elles des environs pour se baigner dans le Tage : ainsi point de *corsets*, ni de *mouchoirs*, ni de *jupons*, ni de *rubans*, laissés sur le bord de l'eau.

LE PARDO.

L'Auteur va vous apprendre (page 37) ce que c'est que le Pardo.

» Le Roi chasse beaucoup, mais » couche rarement au Pardo : on a chan- » gé en chapelle, on a converti en prie- » dieu, le boudoir et l'ottomane sur la- » quelle Ferdinand, Philippe et Charles

» oublioient, entre les bras de leurs maî-
» tresses, que Turenne gagnoit la ba-
» taille des Dunes, que la Meilleraie
» prenoit Arras, que les Hollandois s'em-
» paroient du Brésil, que la maison de
» Bragance montoit sur le trône, que
» Macao, que Goa, que Mozambique,
» que les îles Açores chassoient leurs
» Vicerois, leurs Gouverneurs, leurs
» Consuls, leurs Audiences; que les
» Catalans ravageoient la Castille, l'Ara-
» gon, s'approchoient des portes de
» Madrid, et que les François enfin al-
» loient surprendre au lit les dames, les
» demoiselles, les religieuses et toutes
» les jolies femmes de Jaca, de Soria,
» de Saragosse, de Pampelune et des
» environs. «

Maintenant vous devez bien connoître le Pardo; néanmoins une petite explication ne sera pas inutile.

Le Pardo est le palais d'hiver du Roi d'Espagne. La cour y séjourne régulièrement tous les ans depuis le len-

demain des Rois, le 7 janvier, jusqu'au samedi veille du dimanche des Rameaux; et pendant cet intervalle, qui est de trois mois ou environ, le Roi, au lieu d'y coucher *rarement*, comme le dit notre voyageur, y couche au contraire toujours, si bien même que jamais il ne découche, pour quelque cause que ce soit.

Le château du Pardo fut bâti par le Roi Charles I, qui fut Empereur sous le nom de Charles-Quint. Ce n'est donc pas là que Ferdinand son aïeul (mort en 1516) pouvoit *oublier*, dans les bras de ses maîtresses, les victoires de ses ennemis.

L'Auteur ne dit point quand et depuis quand *on a changé en chapelle le boudoir, et converti en prie-dieu l'ottomane* des Rois Philippe et Charles, qu'il ne désigne pas d'ailleurs autrement. Il n'y a de vrai dans cette anecdote, que le contraste entre un boudoir et une chapelle, entre une ottomane et un prie-dieu; et

c'est tout ce que l'Auteur a cherché, parce qu'il aime beaucoup les contrastes.

C'est par le même motif, qu'il vous fait voir, d'un côté, les Souverains de l'Espagne endormis *dans les bras de leurs maîtresses*, et de l'autre, cette longue suite de catastrophes dont il vous présente l'énumération. Tout cela est fort étranger au Pardo ; mais vous n'auriez pas joui du bel effet qui en résulte.

Il me semble néanmoins qu'il auroit pu épargner aux militaires François les gentillesses qu'il leur attribue à la fin de son article. Quelle idée prétend-il donc donner de la discipline et des mœurs des troupes françoises, des Officiers et des Généraux qui les commandoient ?

LA GUADARAMA.

Le voyageur fait (page 39) un château de Guadarama, où il n'y a qu'un colombier ; mais il est plus que per-

sonne en état de bâtir des châteaux en Espagne.

LA ZARZUELA.

» On pourroit, dit-il (page 39) faire » de la Zarzuela un palais enchanté ; » mais le parc, les jardins, tout est né- » gligé. Personne n'habite la Zarzuela, » parce que toutes les nuits une foule » d'esprits s'y rassemble, pour causer, » pour tout casser, pour danser. « Ce palais est donc déja *enchanté*, puisqu'il est habité par des esprits. C'est dommage que l'Auteur n'y ait pas passé au moins une nuit, pour pouvoir nous rendre compte de ce qui s'y faisoit.

L'ESCURIAL.

L'Auteur place d'abord (pag. 40 et suiv.) » l'Escurial au milieu de quatre » montagnes, qui le cachent absolu- » ment. « La vérité est pourtant qu'il n'est que sur un plateau, à demi-pente de la Cordilière de Guadarama, et que

les trois côtés sont ouverts. Le bâtiment même, par sa belle position, est apperçu de tous les lieux des environs, d'aussi loin que les yeux ou les lunettes d'approche peuvent s'étendre.

» Ce lieu si fameux, si caché, si humide, si nébuleux et si triste, a coûté » soixante millions. «

Il observe en note qu'un *Auteur anonyme* assure que l'Escurial a coûté trente millions ; mais qu'il se *trompe seulement de la moitié*. L'exactitude connue de notre Auteur, peut-elle permettre de douter qu'il ne soit le mieux instruit ?

L'Escurial n'a pas été choisi pour être la demeure des Souverains, mais pour être le lieu de leur sépulture ; et malgré tous les reproches que l'Auteur fait au sol et au climat, il est habité par une communauté nombreuse de religieux, qui y jouissent de la plus parfaite santé.

Le voyageur décrit à sa manière le Panthéon, ses ornemens, ses emblêmes, ses épitaphes, ses inscriptions, etc. et

pour persuader la fausseté du vrai : » que » ma main, dit-il, se dessèche ; que ja- » mais je ne puisse écrire, que je meure » demain, tantôt, tout à l'heure, s'il » reste un seul mot de vrai. « Jamais imprécation plus redoutable ne pouvoit être employée plus à propos.

La galerie de l'Escurial lui a paru *riche en tableaux*. Il a été content » d'un Saint » Jerôme, représenté dans son cabinet » les yeux fixés sur une pendule. Ce ta- » bleau, « dit-il (pag. 44) » est excel- » lent, à la pendule près. Saint Jerôme » n'avoit dans sa chambre ni pendule, » ni montre. « L'Auteur change ici une horloge de sable en *pendule*. Ces horloges étoient connues bien long-temps avant Saint Jerôme. Celle que le peintre a placée dans son tableau, est un emblême, qui désigne la règle et le bon emploi du temps : mais notre voyageur n'a pas compris cette intention de l'artiste.

(Page 45.) Dans le réfectoire des

Frères, un *Christ l'a frappé;* mais je n'ai garde de transcrire ses observations à ce sujet ; c'est un étourdi qui, pour plaisanter, blasphême.

LA CASA DEL CAMPO.

L'Auteur vous montre ici un arbre extraordinaire, où l'on monte par un escalier. » Cent personnes y seroient » assises à l'aise, et cinquante, je crois, » y pourroient danser. Que ces beaux » arbres, « ajoute-t-il (page 46) » de- » viennent rares ! « Réflexion touchante et d'autant plus vraie, que celui même dont il s'agit n'existe point.

CLIMAT DE MADRID.

(Page 48 et suiv.) » Toute l'année » on jouit ici du plus beau temps du » monde, « excepté quand il en est autrement, ce qui est fort ordinaire. Cependant notre voyageur s'épuise en descriptions riantes et poétiques : jamais la fameuse vallée de Tempé n'inspira

des chants plus harmonieux. » Les bords » de la Seine, les rives du Tibre et celles » du Rhône, le lac de Bienne, les bois » du Waldeck, les campagnes qu'arrose » la Loire, tout cela n'est rien auprès » des nuits de Madrid, depuis 11 heures » du soir, jusqu'à deux, trois, quatre » heures du matin. «

» Mais il faut être jeune, il faut avoir » vingt ans. A trente ans, on auroit ou » trop chaud ou trop froid, ou envie de » dormir; à trente ans .... le feu de la » vie est presque éteint .... on n'a plus, » je n'aurai plus, j'aurai perdu cette » poussière, cette fine fleur, cette pou- » dre, qui échauffe, qui embrâse, qui » allume mon sang; à trente ans .... » il faut aller se coucher. « Un homme dont le sang est *échauffé*, *embrâsé*, *allumé*, n'est-il pas un excellent observateur, et ses louanges ne doivent-elles pas être aussi judicieuses que ses censures ?

COMBATS DE TAUREAUX.

(Page 54.) » Tout révolte dans ces » affreux combats ; les tauroyeurs font » horreur, les taureaux font pitié. «

C'est ainsi que l'Auteur caractérise ces combats, contre lesquels il déclame de toutes ses forces ; et ce qui paroît surtout exciter son zèle, c'est moins le danger que courent les hommes qui exposent leur vie dans cette arêne périlleuse, que le sort des animaux qui y périssent. Il a l'ame bonne, notre voyageur!

Comme il est aussi peu exact sur cet article que sur tous les autres, il faut y suppléer par quelques notions.

Les *Toreros* sont ordinairement des bouchers de profession. Leur métier est un art véritable, qui a ses principes et ses règles, qui exige beaucoup de courage et de sang froid.

Sans doute, ce métier est périlleux;

mais par-tout il y a des hommes qui risquent leur vie pour gagner de l'argent, tels que les danseurs de corde et les sauteurs. Cependant on les tolère, parce que la grande habitude de leur métier les rend assez habiles, pour qu'il arrive rarement des accidens. Il en est de même des *Toreros ;* ils font aussi l'apprentissage de leur métier, ils s'y exercent peu à peu, et enfin ils y deviennent très-habiles, à quoi contribuent la bravoure et le sang froid du caractère national.

Notre voyageur ignore la manière dont on élève les taureaux, et comment on s'y prend pour les amener au lieu du combat. Il s'avise pourtant d'en parler dans une note au bas de la page 54. » Tous les taureaux, dit-il, qui servent » à ces spectacles, sont pris dans les mon- » tagnes et dans les bois de l'Andalou- » sie. « Mais, pour les prendre, comment fait-on? » Pour les attirer hors » des forêts, on y envoie des vaches

» dressées à cela ; « c'est-à-dire, qu'on envoie des vaches dans les forêts pour attirer les taureaux hors des forêts, et ces vaches sont *dressées à cela*, remarquez bien ; » et dans l'instant que ces tau- » reaux pressés d'amour, sans perdre » de temps en caresses inutiles, s'élan- » cent sur elles, des paysans aux aguets » se jettent sur eux, les saisissent par » les cornes, par la queue, les atta- » chent, les musèlent et les emmènent. « *L'instant*, comme on voit, est on ne peut pas mieux choisi. Mais il faut que les paysans soient bien hardis pour *se jeter dans cet instant* sur ces taureaux, ou que les taureaux soient bien dociles pour se laisser *museler dans cet instant.*

Laissons-là le radotage de l'Auteur. Les taureaux qui servent aux combats sont indigènes, et on les élève dans plusieurs provinces de l'Espagne. Il y a un vers latin très-ancien, qui prouve que ce n'est pas l'Andalousie qui est renommée

renommée pour l'éducation de ces animaux :

Bœtica mittit equos, tauros Xarama feroces.

On pourroit même en élever en France, sur-tout dans les provinces méridionales. Ce sont tout simplement des veaux mâles, qu'on sépare pour en former le troupeau des taureaux. On les tient dans des pâturages nourrissans et écartés, où ils ne voient jamais que leurs pâtres. Nuit et jour ils sont en plein air, quelque temps qu'il fasse. Il y a parmi eux un certain nombre de bœufs, qui portent de grosses sonnailles. Les pâtres dirigent ceux-ci comme ils veulent, et les taureaux les suivent comme des moutons. S'il s'en écarte quelqu'un, une pierre lancée avec la fronde, lui fait bientôt rejoindre le troupeau ; car ces pâtres, semblables aux bergers des premiers temps, manient la fronde avec une dextérité merveilleuse.

Quand on veut séparer un certain

nombre de taureaux pour le combat, on les fait entrer dans une enceinte, d'où l'on ne laisse sortir que ceux qui sont choisis ; et ensuite on les conduit, avec une partie des mêmes bœufs, au lieu de leur destination. Le jour du combat, de grand matin, on les introduit dans une espèce de cage ; là on les pique beaucoup, pour les animer et les rendre furieux. Plus l'animal est irrité quand il sort, plus le *Torero* a occasion de développer ses talens, parce que l'attaque de l'animal est plus vive et plus impétueuse. L'adresse et la présence d'esprit du *Torero* font sa seule défense, et il est rare qu'elles ne lui suffisent pas.

JUSTICE CRIMINELLE.

(Page 59.) » On laisse vivre en Es-
» pagne une infinité de scélérats qu'on
» feroit mourir ailleurs. Quand ils sont
» jeunes, on les envoie travailler à Oran,
» à Puerto-Rico, etc. Quand ils sont
» vieux, on les laisse pourrir en prison. «

Il ne faut pas être surpris que l'Auteur fasse un reproche à l'Espagne de conserver la vie à des scélérats, qui la perdroient ailleurs. Il a sur ce point un système qui lui est particulier. Ecoutons-le (page 79 et suiv.) » Parce qu'un » cadavre n'est bon à rien, parce que » les chiens même n'en voudroient pas, » on ne cesse d'écrire qu'il faut abolir la » peine de mort, qu'il faut mutiler, » qu'il faut couper les oreilles à l'image » de Dieu, qu'il faut changer les hommes » en bêtes, les atteler à des tombe- » reaux, les envoyer s'enivrer, s'empoi- » sonner des vapeurs des mines, ou se » perdre dans les déserts. Par pitié, » par humanité au contraire, vuidons » tous les cachots, toutes les prisons, » tous les bagnes; infligeons la mort » pour tous les crimes, faisons mourir » sans faire de mal; massolons tous les » brigands, et tout de suite, aujourd'hui » plutôt que demain, etc. « L'Auteur veut donc que tous les crimes soient

punis de mort, et dès-lors il doit trouver mauvais qu'en Espagne on ne suive point cette sanguinaire jurisprudence.

La législation espagnole est encore défectueuse à ses yeux, en ce que, » si » l'atrocité, si la nouveauté du crime » obligent les Juges à prononcer la peine » de mort, le coupable en est toujours » quitte pour la corde. (Page 59.) On » massole, ajoute-t-il, quelquefois, » mais seulement pour les grands at- » tentats. » Il décrit ensuite ce supplice jusques dans ses plus petits détails. Il fait voir un » bourreau, armé d'une mas- » sue et d'un couteau; ..... une bouche- » rie qui glace tout le monde; des en- » fans qui jettent les hauts cris, des » femmes qui s'évanouissent de peur, qui » avortent aux pieds du bourreau, etc. «

Quoique l'Auteur dise qu'on massole quelquefois en Espagne, la vérité est qu'on n'y massole jamais, et qu'on n'y connoît pas même ce supplice : aussi est-il obligé de convenir dans une note

au bas de la page 61, que *ce n'est pas à Madrid, mais à Avignon*, qu'il a vu massoler.

Si l'Auteur vouloit qu'on crût qu'en Espagne, » les coupables en étoient » toujours quittes pour la corde, « il ne devoit pas dire un peu plus bas (note de la page 79), qu'il » y a quel- » que temps qu'on roua un homme à » Barcelone; « ou bien il falloit faire voir que Barcelone n'est point en Espagne.

Il est réellement curieux, tout cet article de la *justice criminelle*. L'Auteur a cru devoir le traiter en grand ; il y a consacré vingt-six pages. Le sujet en valoit la peine, puisqu'il intéresse l'humanité entière. Les législateurs, les hommes d'état ne sauroient trop méditer ses leçons : il n'est point de nation qui ne puisse se les appliquer; et l'Angleterre elle-même, toute fière qu'elle est de son code criminel, apprendra dans une note particulière (page 81), ce qu'elle doit y réformer.

PRÉDICATEURS DE PLACES.

(Page 85.) » Soir et matin, tous les » jours, à toutes les heures, sur toutes » les places, on peut entendre à Madrid » la parole de Dieu. « N'est-ce pas là une grande commodité ? » Un Moine » s'empare d'un coin, d'où, monté sur » un banc, sur un tonneau, sur une » échelle, ou sur une pierre, il prêche, » il harangue, etc. « Ici l'Auteur, qui appelle ces prétendus prédicateurs des *saltimbanques*, joue lui-même le rôle d'un véritable farceur.

Il prétend (page 89) que pendant la semaine sainte, » toute la ville de » Madrid est tendue de noir, et qu'aussi » long-temps que la Passion dure, tout » le monde pleure, tout le monde est » triste : les femmes sortent à pied, sans » rouge, sans mouches, sans parure, » sans panaches, sans tresses; des voiles, » des résilles, des mantilles, des pa- » quets, des fichus cachent si bien les

» traits, les cheveux, les hanches, les » formes, les contours et les seins, qu'on » ne sait si l'on voit un homme, une » femme, un spectre, un masque ou un » singe. «

L'Auteur a pris ici précisément le contrepied de ce qui est : car c'est dans les deux jours de la semaine sainte, où les femmes visitent les églises à pied, qu'elles sont plus élégamment parées que tout le reste de l'année. La coutume, si l'on veut, est un peu abusive, et il seroit possible que le diable trouvât son compte à ces parures recherchées, qui paroissent sanctifiées par leur objet. Mais enfin les choses sont ainsi ; les femmes étalent alors leurs plus beaux, leurs plus riches ornemens, dentelles, diamans, perles, fleurs, etc. et le grand art de cette parure très-piquante consiste précisément à laisser bien appercevoir les *cheveux*, les *traits*, les *tailles*, les *contours*, etc. Qu'on juge donc s'il est possible de les prendre

pour des *spectres*, des *masques* ou des *singes*.

L'Auteur continue (page 92) : » mais » à peine les missionnaires sont hors des » portes, alors les spectacles s'ouvrent, » les cafés, les lieux publics se remplis- » sent, les catins se montrent, les voiles, » les mantilles disparoissent ; les fichus » sont renfermés, les corsets, les jupons » marquent les tailles, laissent voir les » seins, laissent voir les pieds. «

Voilà, sans doute, un contraste bien marqué ; vous en trouverez de pareils dans toutes les descriptions de l'Auteur; mais puisque » tous les jours, soir et » matin, à toutes les heures, sur toutes » les places, on prêche à Madrid ; « pourquoi l'Auteur fait-il partir les prédicateurs aussitôt après le carême ?

Quel est donc son but, en nous parlant des prédicateurs de Madrid ? Vous allez le voir : » Quel fruit en effet attendre » de ces homélies, de ces sermons, de » ces prônes ! ce sont les hommes qui

» prêchent : ce n'est pas aux hommes » à prêcher ; c'est aux femmes, à qui » Dieu confia le don d'attendrir et de » toucher : sans les femmes.... jamais le » paganisme n'eût été aboli, jamais le » sang des martyrs n'eût coûlé, etc. « Il veut en conséquence que les femmes seules fassent toutes les fonctions du sacerdoce, qu'elles administrent les sacremens, qu'on aille » à leurs pieds » avouer et pleurer ses fautes, etc. Alors, » dit-il, plus d'incrédules, plus de déistes, » plus d'athées. «

Ces idées ont certainement le mérite de la nouveauté : mais je ne sais si les femmes seroient de l'avis de l'Auteur. Elles n'ont pas besoin d'être prêtresses, pour recevoir des hommages et même des adorations. En tout cas, l'Auteur pourra présenter son projet aux différentes Universités du monde chrétien ; nous verrons s'il obtiendra leur suffrage.

DES FINANCES.

Notre voyageur est un homme universel ; il s'occupe ici des finances. Malheureusement cet article est court ; j'en suis sincèrement fâché, parce qu'un observateur aussi éclairé, aussi judicieux que lui, auroit pu nous donner d'excellentes instructions sur cette matière.

Il nous apprend d'abord (page 95 et suiv.) » que chaque mois voit éclore » de nouveaux plans, à chaque heure les » administrateurs changent, tous les bu» reaux sont bouleversés. «

Jusqu'ici l'on avoit cru que, de tous les gouvernemens de l'Europe, celui de l'Espagne étoit le moins sujet aux vicissitudes, aux changemens, aux bouleversemens ; que le caractère dominant de son administration étoit la constance, la stabilité ; mais l'opinion générale peut-elle tenir contre l'assertion de notre écrivain ?

Il assure que » la déprédation du fisc, » la pénurie des finances n'est pas nou- » velle en Espagne. L'Europe entière a » retenti, s'est ressentie de la banque- » route frauduleuse de Philippe II : on » sait que Ferdinand III et Ferdinand » IV ne payoient jamais ni leur mai- » son, ni leur armée, ni personne ; que » Philippe IV enfin faisoit de l'argent » de tout, vendoit tout, auroit vendu » l'eau, vendu l'air. «

La chronologie de notre écrivain se trouve ici un peu en défaut, mais cela peut arriver aux plus habiles. Philippe II mourut en 1598, Ferdinand III, dit le Saint, en 1252; Ferdinand IV en 1312 ; Philippe IV en 1665. Il faut croire que l'Auteur a eu de bons mémoires sur la manière dont les finances étoient administrées en Espagne à ces différentes époques.

Pour prouver la déprédation du fisc et la pénurie des finances, il a oublié de citer le dernier Roi mort en 1759.

qui vivoit de ses revenus de l'année précédente, et qui laissa dans ses coffres, en espèces d'or et d'argent, cent cinquante millions de livres tournois, non compris ses effets en Amérique, et le revenu de l'année entière 1759.

MON OISEAU.

Notre Auteur a soin de placer de temps en temps quelques petits contes dans sa narration, pour amuser ses lecteurs.

Ici (page 99) c'est celui d'un oiseau prétendu, qu'il appelle *mon oiseau.* » Sur ma fenêtre j'ai un oiseau char- » mant : l'espèce n'est pas connue en » France, etc. « Suit une longue description de sa gorge, de sa tête, de son col, de ses ailes, de ses pieds, de ses yeux, de son chant, de ses allures, de ses inclinations. Cet oiseau merveilleux dont il ne dit pas le nom, étoit apparemment un phœnix dans son espèce.

HABIT DU BOURREAU.

(Page 101.) » En Espagne, tous les » bourreaux sont en uniforme; ce devroit » être ainsi par-tout : il ne convient pas » qu'un bourreau soit habillé comme » moi. «

Mensonge tout pur : les bourreaux n'ont point d'uniforme en Espagne.

L'ANGELUS.

(Page 102.) » Jamais ni la race de » Jacob, ni les enfans d'Abraham, ni » les descendans de Moïse, ne mar- » quèrent leur sabat par une immobilité » si totale, que celle qui glace les Es- » pagnols aussitôt que l'*Angelus* sonne. » Le matin l'*Angelus* sonne à six heures, » et le soir à sept ; alors personne ne » bouge, et tout le monde se taît. « Ajoutez, excepté ceux qui dorment encore le matin, et ceux qui parlent et qui marchent le soir.

COURTISANNES.

(Page 102.) » Dès que la nuit com-
» mence, douze à quinze cents catins
» s'emparent des rues et des promenades
» de Madrid. « Ici l'Auteur exerce joli-
ment son pinceau, et c'est pour cela,
sans doute, qu'il parle des courtisannes
de Madrid, comme si c'étoit la seule
ville où ce désordre existât. Au reste,
si sur chaque centaine de ces filles pu-
bliques, on en retranche quatre-vingt-
dix-neuf, on sera plus près de la vérité
que l'Auteur.

LEGS PIEUX.

(Page 103 et suiv.) Cet article est un modèle d'ordre inverse. Vous y trouvez d'abord les enterremens, puis les mourans, ensuite leurs dernières dispositions.

» Dès l'instant qu'un Espagnol riche
» est dangereusement malade, deux
» ou trois escouades de moines quittent

» leurs cellules, abandonnent le service
» de l'autel, et accourent vîte au che-
» vet, au pied et dans la ruelle de son
» lit, etc. etc.... Moines, ne croyez
» pas qu'on soit fâché contre vous; on
» vous aime au contraire ; c'est parce
» qu'on vous aime, qu'on doit vous
» écarter à l'avenir de nos derniers ins-
» tans : c'est le cri, c'est le vœu géné-
» ral. C'est au nom de vingt mille ames,
» qui, des quatre coins des cimetières
» de l'Europe, disent toutes ensemble
» que des Jacobins, des Franciscains,
» des Bernardins, etc. ont hâté leur
» mort, qu'il faut désormais écarter
» de nos lits ces hommes noirs, ces ra-
» bats, ces surplis, ces images, ces
» torches, ces apprêts funèbres, qui
» conjurent, évoquent, appellent la
» mort, qui doublent, triplent, centu-
» plent l'horreur qu'elle cause, le mal
» qu'elle fait, et qui souvent nous font
» mourir de peur de mourir. «

Qui n'admireroit ici l'amour tendre

et repoussant de l'Auteur pour les moines ! c'est parce qu'il les *aime*, qu'il veut les écarter. Et ces vingt mille ames, qui sortent des quatre coins des cimetières de l'Europe, pour se plaindre d'être mortes plutôt qu'elles n'auroient dû ; quelle grande et sublime image ! cela s'appelle faire parler les morts.

(Page 108 et suiv.) A propos de la mort, notre voyageur songe aussi à la sienne : » Je veux mourir tout seul, je » veux mourir en paix, je veux vivre » aussi long-temps que je vis ; je veux, » s'il fait chaud, s'il fait beau, qu'on » ouvre mes rideaux, qu'on ouvre mes » fenêtres. Avant d'expirer, avant de » fermer les yeux pour toujours, je veux » regarder encore une fois le ciel, les » arbres, les fleurs, les nuages, le so- » leil, la verdure, la vendange ou la » moisson. «

Il fait ensuite ses *adieux* à ses *parens*, à ses *amis*, à ses *voisins*, à tous *ceux* qui l'*aiment* (lecteur, vous êtes sûre-

ment du nombre) : » Je vous quitte à » regret, leur dit-il, je ne vous reverrai » plus, mais soyez tranquilles, etc. «

Ses dernières instructions sont pourtant un peu dures : » Ne croyez jamais » que Dieu attende notre mort pour nous » repousser, pour nous appeler. Depuis » long-temps déja le registre des œuvres » est arrêté, les crimes, les vertus, » tout est compté. Dieu ne voit plus, » n'entend plus, n'écoute plus, etc. « Il veut donc que ses parens, voisins et amis se désespèrent au lit de la mort, à moins que ce ne soit une leçon qu'il leur donne, pour se mettre en règle avant ce moment fatal. Eh qui se seroit attendu à trouver une pareille leçon dans le *Voyage de Figaro en Espagne !* Mais on y trouve de tout ; et pour vous égayer un peu, après toutes ces idées lugubres, l'Auteur va vous entretenir du café.

CAFÉ.

Le café paroît être la liqueur favorite de notre voyageur : on sait que c'est le nectar des gens d'esprit. Il vouloit en faire l'éloge, et ne savoit où le placer ; il a imaginé d'en trouver d'excellent à Madrid. » Je crois, dit-il (Page 111), » que Madrid est le lieu de la terre où » l'on prend le meilleur café. Que cette » boisson est délicieuse ! plus délicieuse » cent fois que toutes les liqueurs du » monde. Le vin enivre, la bière abru- » tit, le cidre endort, l'eau-de-vie brûle; » mais le café égaie, anime, exalte, » électrise ; le café peuple la tête d'idées, » d'images ; à l'homme qui a pris du café » en abondance, il ne manque plus » qu'une femme, une plume et de » l'encre. «

On ne doit pas douter après cela que l'Auteur ne prenne beaucoup de café ; il y a même apparence que c'est à la suite de quelque grande débauche de cette

boisson *électrisante*, qu'il a écrit son *Voyage de Figaro en Espagne.*

S'il eût dit qu'on trouvoit de très-bon chocolat à Madrid, cela seroit aisé à croire, parce que le chocolat est d'un usage journalier et universel en Espagne. Mais pour le café, il y est moins connu que par-tout ailleurs, et celui que l'on peut prendre dans quelques maisons à Madrid n'a jamais eu, ni mérité la réputation que lui donne notre Auteur.

POPULATION.

(Page 112.) » Il y a cent mille ames » à Madrid. Les environs sont déserts : » l'Espagne n'est pas peuplée ; tant » mieux ! la population est un grand » mal, le monde est plus que complet; » il y a beaucoup d'hommes de trop : il » y a long-temps que je le crois, et je le » croirai, tant que je verrai les hôpi- » taux remplis, des malheureux qui de- » mandent de l'ouvrage, des fainéans,

» des valets les bras croisés, des com-
» mis m'arrêter aux portes, des moines
» en habit de masques, et des soldats
» faire l'exercice. « Remarquez que l'Auteur ne comprend ni les farceurs, ni les baladins dans son énumération. Il seroit inutile d'observer que la population de Madrid est beaucoup plus considérable qu'il ne le prétend; car l'Auteur n'écrit pas pour dire les choses telles qu'elles sont, mais telles qu'il les imagine ou les suppose, et même souvent telles qu'il a besoin qu'elles soient pour étonner ses lecteurs, ou les faire rire.

» L'Espagne n'est pas peuplée, tant
» mieux ! la population est un grand
» mal, etc. « L'Auteur ne croit pas plus ces paradoxes que vous; mais ils lui paroissent piquans, il ne lui en faut pas davantage.

MANIÈRE DE RECEVOIR LES ETRANGERS.

(Page 113.) » Des lettres de recom-

» mandation, ou des feuilles de chêne, » servent également à Madrid. «

L'Auteur n'avoit peut-être point de lettres de recommandation, et pour cause ; il veut s'en consoler, en disant qu'elles lui auroient été inutiles. Mais combien d'étrangers ne seroient-ils pas en état de le démentir sur ce point ! combien même, qui ont été très-bien accueillis, sans avoir d'autre recommandation que leur mérite et leur honnêteté !

» L'Espagnol, le Castillan sur-tout... » redoute les connoissances nouvelles, » et craint les étrangers comme le feu. « Il ne seroit pas étonnant que les gens sensés de Madrid eussent *craint comme le feu un étranger* tel que notre voyageur, dont le sang étoit *échauffé*, *embrâsé*, *allumé* (page 53) ; il est permis de craindre de pareils *étrangers* par-tout ; et si, ce qui est probable, sa langue étoit aussi licentieuse que sa plume, ses mœurs aussi déréglées que son imagination,

pourroit-on blâmer ceux qui n'auroient pas jugé à propos de l'admettre dans leur maison ? Mais tous les étrangers ne sont pas ainsi exclus de la bonne compagnie à Madrid, parce que tous ne ressemblent pas à notre voyageur.

Il veut faire croire (page 115) que » les domestiques servent en veste et en » papillotes, etc. « Jugez par-là quelles sociétés il a fréquentées.

MAISONS.

(*Ibid.*) Le voyageur vous conduit ici dans l'intérieur des maisons de Madrid, non pas de toutes les maisons, mais de celles où il y a des *appartemens vastes*, un *vestibule*, un *bel escalier*, un *sallon*, des *fauteuils fort bas*, des *chaises fort basses*, des *glaces* ; et il vous dit :

» En général, quelque riche que soit » un Espagnol, il n'y a jamais qu'un lit » dans sa maison ; et ce lit encore est un » lit titulaire, un lit de parade, où

» personne ne couche. Monsieur couche » sur un grabat; Madame couche sur le » même ou sur un autre; les enfans dor- » ment sur des nattes, les domestiques » par terre; l'été dans la cour, l'hiver » à l'écurie. Les femmes ont une cham- » bre, de la paille ou des feuilles. «

Si l'Auteur écrivoit à la Chine ou au Japon, il pourroit se flatter d'être cru; mais en France, débiter de pareilles sornettes, c'est en vérité se faire une étrange idée de ses lecteurs. Il y a des absurdités si grossières, qu'on est dispensé de les réfuter. Celles-ci sont bien de ce nombre. Il seroit au-dessous de la dignité Espagnole d'y répondre.

HERMITES.

(Page 117.) » L'Espagne est inondée » d'hermites.... On reconnoît ces vaga- » bonds à une barbe très longue, etc. « Mais la longue barbe est précisément défendue aux hermites, ainsi que l'habit décrit par l'Auteur; et l'on voit bien à

tout le reste de sa description, qu'il ne les connoît seulement pas.

RENDEZ-VOUS.

(Page 119 et suiv.) Cet article doit avoir été écrit dans quelque violent accès de fièvre lubrique ; c'est un de ceux où l'Auteur garde moins de bornes et de mesures. Il y fait un mélange monstrueux et dégoûtant du sacré et du profane, de la religion et de la débauche ; il prétend associer le ciel même aux désordres que son imagination lui représente.

Pour la nuit, il établit les rendez-vous *sur les bords du Manzanarès*, *au Prado*, *à la porte d'Atocha*, même en hiver et quand il pleut ; car l'Auteur ne fait aucune distinction. Et pendant le jour, où les place-t-il ? *c'est dans les temples*, oui dans les temples, *dans les confessionnaux*, *dans les chaises*, *sur des marches qu'on vient de baiser* ; c'est là que souvent *vingt à trente couples d'amans s'embrassent*...

brassent.... au pied du maître-autel. Il fait ainsi des églises de Madrid, en plein jour, autant de lieux d'une infâme prostitution.

Cette idée lui plaît, il y revient avec complaisance; il veut la faire goûter à ses lecteurs. » Que ceux, dit-il, qui pro-» posent de compter désormais l'amour » et la jouissance au nombre des sacre-» mens; que ceux qui soutiennent qu'il » n'est point d'harmonie plus digne de » l'Eternel; qu'il n'est point de spectacle » plus digne de ses regards, que le bruit » des soupirs... de l'amour, aime-» roient à trouver dans les temples de » Madrid, des jeunes gens qui, conduits » par l'instinct, etc. «

Et pour fermer la bouche à ceux qui pourroient être révoltés d'une pareille extravagance, il ajoute : » J'entends » crier des quatre parties du monde, im-» piété, sacrilège, attentat! Pourquoi » crier? je ne suis point un impie. Tou-» jours j'ai cru, je crois encore que les

» mystères, que les caresses de l'amour » ne peuvent profaner un temple ; le » Très-Haut préside lui-même à ces ca- » resses, etc. « Il faut épargner au lecteur les images également impies et lubriques qui terminent ce tableau.

» Et nous attendons, continue-t-il, » les ténèbres, nous évitons tous les re- » gards, nous nous cachons derrière la » nuit! Dieu nous donna pourtant l'exem- » ple du contraire ; il étoit midi, quand » il fit l'homme ; tous les Anges étoient » là, etc. « Telles sont les platitudes indécentes que vomit encore l'écrivain, indépendamment de toutes celles que je supprime, pour ne pas révolter les lecteurs ; et de-là il passe brusquement à l'article des impôts.

DES IMPOTS.

(Page 123.) Onze lignes lui suffisent pour censurer tous les impôts indistinctement, et la manière dont on les perçoit, sans néanmoins en spéci-

ſier aucun. Il ne faut qu'un coup-d'œil à l'homme de génie.

TABAC D'ESPAGNE.

Le tabac de France vaut mieux à tous égards, selon lui, que le *tabac d'Espagne*. Il en donne (pag. 124) une raison physique, c'est que » celui-ci ne doit sa » ténuité et sa couleur, qu'au rubri- » cata, mine de fer, ocre ferrugineux » qui renferme un principe magnétique, » dont l'analogie avec le cerveau n'est » pas encore bien démontrée. « Lecteur, si vous craignez donc les *principes magnétiques*, gardez-vous du tabac d'Espagne.

DES SPECTACLES.

(Page 125.) » Madrid a deux salles » de spectacles, qui n'offrent, dans » toutes leurs parties, que des édifices » mesquins, dont les dégagemens sont » en si petit nombre et si étroits, qu'il » faut une heure pour entrer et une heure » pour sortir. «

Il est vrai que Madrid a deux salles, mais dont l'intérieur n'a rien de mesquin. Il est sûr du moins que les spectateurs n'y sont pas réduits à n'occuper qu'un certain nombre de pouces par place, comme cela se voit ailleurs ; et si ces salles, qui sont déja anciennes, ne sont pas bien vastes, les anciens théâtres des autres capitales étoient-ils plus spacieux ?

L'Auteur fait sortir les gens du spectacle, aussi promptement qu'il les y a fait entrer : *une heure pour entrer, et une heure pour sortir.* Mais, Monsieur le voyageur, cela n'est pas bien calculé ; car par-tout on entre en détail et plus facilement, tandis que pour sortir on s'attroupe, on s'embarrasse. Si donc il faut une heure pour entrer, ce n'étoit pas trop d'en mettre trois pour sortir.

Les jugemens de l'Auteur sur le théâtre Espagnol sont tels qu'on pouvoit les attendre de lui : il en parle comme de tant d'autres choses, sans en avoir aucune connoissance.

» Les actrices, dit-il (page 127) » sont très-jolies. On est assis au par- » terre ; on y cause comme dans la rue ; » on y vole les montres. «

Avec quelle assurance il vous dit qu'*on est assis au parterre !* Eh bien, il est certain que, ni dans l'une, ni dans l'autre salle, personne n'est assis au parterre; mais telle est l'exactitude ordinaire de notre Ecrivain.

Dans un article sur les spectacles, il étoit naturel qu'il nous donnât une petite pièce de sa façon, la voici :

(Page 127). » Les prêtres, les moines, » les hermites (à barbe longue p. 118), » les religieuses, vont au spectacle ; et » quelquefois dans la même loge, on » voit des cocardes, des capuchons, un » bandeau, une gorge nue, une tête » rase, un plumet, une guimpe, des » chapeaux ronds, des chapeaux plats » et des chapeaux de fleurs, aucun cos- » tume quelconque : les comédiens sont » sur le théâtre comme chez eux ; sou-

» vent Tancrède est en veste, Orosmane » en redingotte, Zaïre en bonnet de » nuit, Bajazet n'a point de turban. Le » magasin ne fournit rien, excepté les » perruques, les gants, les bottes fortes, » les moustaches et les manteaux. Il y » a très-peu d'actrices; des hommes » remplissent quelquefois les rôles de » femmes. Souvent une heure se passe » avant que la toile se lève, parce que » la duegne, la reine, la soubrette ou » l'amoureuse n'a pas la barbe faite. La » garde menace, crie, frappe en vain; » quelquefois lasse de crier, de frapper, » elle siffle comme les autres. Hier de- » puis le commencement de la pièce jus- » qu'à la fin, tous les acteurs furent » sifflés, hors un seul, fort mauvais pour- » tant, mais fort vieux, que sûrement » on ne siffla point, par attention pour » son âge. «

L'Auteur a vu tout cela, comme il a vu des siéges dans le parterre; sa tête est une vraie lanterne magique, qui lui

représente à volonté les objets les plus grotesques et les plus chimériques.

(Page 130.) » Les comédiens Espa-
» gnols peuvent jurer, témoigner en
» justice ; ils peuvent aller au sermon,
» entendre la messe, faire leur pâque,
» si cela leur plaît : rien ne les distingue
» pendant leur vie ; rien ne les flétrit
» quand ils sont morts. Très-libre à Dieu
» d'exercer sur leur ame ses jugemens
» et ses vengeances : les Espagnols, en
» attendant, n'ont pas la cruauté stupide
» de refuser à des cendres qui ne sentent
» rien, qui ne voient rien, coupables de
» rien, des messes, une pierre, une
» fosse, une croix et quelques gouttes
» d'eau. «

Mais tout cela est fort simple. Les comédiens Espagnols ne paroissant pas sur le théâtre avec le costume de leurs rôles, mais *en veste*, *en redingotte*, *en bonnet de nuit*, méritent sans doute l'indulgence de l'église ; tandis qu'ail-

leurs les acteurs et actrices qui jouent les rôles de Tancrède, d'Orosmane, de Zaïre et de Bajazet, sont excommuniés, parce qu'ils ont les habits de leurs rôles. Si donc les comédiens Espagnols n'obtiennent point les applaudissemens de ce monde, suivant le récit du voyageur, ils conservent au moins leurs droits pour l'autre, et c'est une compensation.

Que *des hommes remplissent quelquefois les rôles de femmes*, et des femmes les rôles d'hommes, cela se voit ailleurs qu'à Madrid; et puisque l'Auteur a trouvé en général *les actrices très-jolies*, on peut croire que leur sexe est en état de fournir des sujets d'une moindre beauté pour les rôles, dont il fait raser les acteurs.

AUTO-DA-FÉS.

(Page 131.) Plusieurs écrivains avoient déja débité bien des contes

sur cet article ; mais notre voyageur les surpasse tous en extravavagances et en absurdités.

CE MATIN.

(Page 134.) » Comme les environs » de Madrid sont beaux! Je suis debout » depuis quatre heures ; déja j'ai fait » deux lieues dans les rues, aux prome- » nades, hors des portes. Le matin, que » la nature est belle, sur-tout quand il » a plu la veille ! Il a beaucoup plu hier. » Nous sommes au mois de juin. Avec » quelle volupté, quelle lubricité, j'ai » respiré la fraîcheur, j'ai regardé » l'herbe, j'ai regardé les arbres, j'ai » écouté les oiseaux, j'ai senti l'odeur » délicieuse du foin coupé ! Voilà les » vraies, voilà les seules jouissances ; » elles sont à nous, dépendent de nous ; » nous ne les voyons pas, nous n'en » voulons pas, parce qu'elles ne coûtent » pas. «

Quoi qu'il en soit de ces réflexions

philosophiques, il est bon d'observer que la description poétique qui les amène, ne doit son existence qu'à l'imagination de l'Auteur; car il n'est point de ville dans toute l'Espagne, dont les environs soient moins agréables que ceux de Madrid. Il est impossible d'y sentir l'*odeur délicieuse du foin coupé*, puisqu'on n'y connoît pas le foin. Notre voyageur, comme on voit, est heureux à peu de frais; son imagination n'embellit pas seulement pour lui les objets, elle les crée, elle les multiplie, elle lui procure ainsi *des jouissances* qui sont pour lui seul, et qui *ne coûtent pas*.

LÉGENDE.

(Pag. 136.) » La Légende Espagnole » fourmille de saints, qu'aucun pays ne » fête, ne connoît. « L'Auteur devroit l'aller dire à Rome, puisque c'est à Rome qu'on canonise les saints.

Il prétend » connoître vingt femmes à » Madrid, qui ont le bonheur inestima-

» ble d'être ou mères, ou sœurs, ou » nièces, ou veuves d'un saint. (Les saints n'ont que des parentes dans ce pays-là); et même, » si l'on en croit » le plus grand nombre des habitans de » Madrid, tous ont un saint dans leur fa- » mille. « Mais il faut commencer d'abord par en croire le voyageur.

» On vient de canoniser un moine, » qui, pendant cinquante ans.... n'a » jamais parlé, jamais ri, jamais lavé » ses mains, jamais coupé ses ongles; » et cela pour plaire à Dieu, pour faire » sa cour aux saintes, et pour montrer » aux anges des mains sales, et des on- » gles longs comme mon doigt. «

Tel est le goût de l'écrivain, tel est le sel dont il assaisonne ses plaisanteries. Celles-ci peut-être pourroient faire rire la canaille; mais il n'y a qu'elle qui puisse s'en accommoder.

Il dit que *rien ne coûte si cher aux familles qu'une canonisation.* La sienne peut être tranquille à cet égard; il ne

paroît pas avoir envie de se faire canoniser.

LE COUVENT DE L'ESCALESSAS.

(Page 139.) » Ce monastère de filles, » qui autrefois servoit de sérail aux rois, » aux infans, aux grands d'Espagne, » est encore fameux par les intrigues » amoureuses de ces épouses de Dieu, » qui très-souvent, dit-on, font des en- » fans qui ne sont pas de lui. «

Ici le mensonge est grossier. Le monastère dont il s'agit n'a commencé à exister que vers l'année 1756. Il a été fondé par le dernier roi Ferdinand VI, et la reine Barbe son épouse, qui y est enterrée. On l'appelle le couvent de *las Salesas*, parce qu'il est occupé par des dames de St. François de Sales ou de la Visitation. Cet institut n'étoit pas connu en Espagne, et l'on fut obligé de faire venir de Savoie les premières dames Visitandines. Le bâtiment est vaste et

de la plus belle architecture. Cette maison, comme celle de Saint-Cyr en France, est destinée à l'éducation de jeunes Demoiselles. Les Dames auxquelles ce soin important est confié, s'en acquittent avec le plus grand succès. Dirai-je qu'elles sont infiniment vertueuses, infiniment respectables ? Ce seroit faire trop d'honneur aux calomnies d'un écrivain en délire, dont la plume impure et licentieuse ne respecte ni les princes, ni les rois, ni la divinité elle-même.

DES VIVRES.

(Pag. 140.) » Les vivres ne sont pas » très-chers ici : quatre personnes peu- » vent aisément se nourrir avec sept » francs par semaine. « C'est justement cinq sols par jour pour chacune; il faut convenir, en effet, que cela n'est *pas très-cher*. C'étoit vraisemblablement la ration du voyageur pendant son séjour à Madrid; et quand un homme parle

d'après sa propre expérience, il n'y a pas moyen de le contredire.

» Le mouton frais ou salé, bouilli avec » des pois, des fèves et des oignons, est » la nourriture ordinaire du peuple. « Elle n'est pas si mauvaise, cette nourriture ; le peuple n'en a pas par-tout de pareille.

» Les pauvres mangent des pommes » de terre. « Il y a ici un petit inconvénient, c'est que les pommes de terre sont très-rares et presque inconnues à Madrid, ensorte que les pauvres pourroient bien mourir de faim s'ils étoient réduits à cet aliment. Mais l'auteur avoit à placer une superbe invocation aux pommes de terre ; il falloit les faire venir là. Ecoutez : (pag. 141.) » Plus » précieuse mille fois que tout l'or du » nouveau monde, sois célèbre à ja- » mais, délicieuse, abondante et salu- » taire racine ! Pomme de terre, mul- » tiplie, crois, germe par-tout, sois par- » tout un signe sacré, un signe visible,

» qu'il existe un Dieu qui, du haut du » ciel, veille à ce que tout le monde » trouve ici bas de quoi manger. « Voyez comme cette chûte est heureuse ! comme elle est harmonieuse ! L'auteur pouvoit il, en conscience, perdre un si beau morceau ?

GARNISON DE MADRID.

TROUPES ESPAGNOLES.

(Page 141 et suiv.) Le voyageur ne dit que deux mots de la garnison de Madrid : » La garnison de Madrid, dou- » blée depuis la dernière révolte, con- » siste en dix mille hommes ; « et comme il ne doute de rien, il attribue dans une note téméraire, la révolte du peuple, à une cause dont la fausseté est d'autant plus coupable, que le nom qu'elle compromet est plus auguste.

Il n'est pas vrai que la garnison de Madrid ait été *doublée*. Il n'y avoit jamais eu de garnison dans cette ville, avant l'année 1766. Celle que l'on y établit à

cette époque, fut composée de quatre régimens d'infanterie et d'un régiment de cavalerie. Cet établissement étoit convenable, parce que les deux régimens des Gardes se tiennent dans des places de province, à l'exception de deux bataillons qui se relèvent annuellement pour le service de la cour.

Maintenant l'Auteur, en militaire consommé, va faire l'inspection des troupes Espagnoles.

» Le soldat Espagnol, qui a huit sols » par jour, est en général si sale, ses » armes sont si mal en ordre, il est si » sobre, il vit si mal, qu'on ne devine pas » ce qu'il peut faire de son argent. « Le problême en effet est assez difficile à résoudre. Mais si le soldat Espagnol n'est pas *en général* tel que le peint notre voyageur, il est clair qu'alors il n'y a plus de problême. Continuons:

» Des habits beaucoup trop courts, dé- » chirés, remplis de taches, des che- » veux sans poudre, d'autres poudrés,

» des cadenettes mal faites, des queues » inégales, des catogans inégaux, ôtent » aux régimens tout le charme du coup- » d'œil. « Jamais inspecteur en titre ne porta plus d'attention sur les détails que notre voyageur. Il a remarqué jusqu'à l'*inégalité des queues et des catogans*. C'est qu'il a l'*œil bon*, *Dieu merci*. Il est vrai que de voir un millier d'hommes, de bonne taille d'ailleurs, mais dont *les cadenettes sont mal faites*, et les *catogans inégaux*, cela n'est pas supportable.

Examinons à présent les qualités morales du soldat Espagnol.

» Le soldat Espagnol passe pour sup- » porter sans murmure, et très-long- » temps, le chaud, le froid, la fatigue et » la faim ; il a la réputation en outre de » soutenir parfaitement le premier choc; » mais aussitôt qu'il voit son sang cou- » ler, que son camarade tombe mort; » alors, dit-on, il perd la tête, il quitte » ses rangs et prie. Voilà ce qu'il fit en

» effet à la bataille de Ramilies, en Lom-
» bardie, dans le Milanez, en Hollande,
» dans le Parmesan, etc. «

Notre Auteur n'est pas heureux en citations. Il n'y avoit point de soldats Espagnols à la bataille de Ramilies. L'affaire se passa le 23 mai 1706, entre le maréchal de Villeroi et le duc de Malboroug. Il est fâcheux pour lui que le seul exemple qu'il ait risqué d'articuler, se trouve faux. C'est une mal-adresse bien gratuite de sa part. Il n'avoit qu'à dire que le soldat Espagnol avoit *quitté ses rangs* en Flandres; on n'auroit pas su qu'il vouloit parler de la bataille de Ramilies, et il eût été plus difficile de le convaincre d'imposture. L'Auteur a lui-même suivi cette sage méthode pour les actions qui ont eu lieu *en Lombardie, dans le Milanez, en Hollande, dans le Parmesan*, etc. Il ne particularise rien, et c'est le vrai moyen de ne pas s'exposer. En se tenant ainsi au large, on ne risque pas d'être pris ; tout au plus on peut

craindre le *mentiris impudentissimè* du bon père Capucin ; mais on ne sauroit éviter tous les inconvéniens.

Les personnes instruites savent que les troupes Espagnoles ont fait leur devoir dans tous les temps. Le grand Condé eut le premier la gloire de battre leur infanterie, et ce ne fut pas un des moindres exploits de ce héros. Il fallut la renverser avec du canon, de même qu'un rempart, comme si elle n'eût pu être que détruite, et non pas vaincue. Les Espagnols succombèrent, mais en s'immortalisant par leur défaite, et le triomphe du vainqueur n'en fut que plus éclatant.

Les troupes Espagnoles ont eu souvent occasion de montrer ce qu'elles étoient capables de faire. Il leur suffit que les troupes étrangères qu'elles ont eues pour alliées ou pour ennemies, rendent justice à leur bravoure. Jalouses d'obtenir leur estime, fidèles à leur payer le tribut de la leur, elles doi-

vent se mettre peu en peine des impertinences d'un voyageur tel que le soi-disant Figaro, qui, par parenthèse, a eu la prudence de ne pas dire un seul mot des officiers Espagnols.

» Chaque régiment a sa musique; il » ne seroit pas aisé néanmoins de trou- » ver à Madrid, un tambour qui batte » en mesure, un trompette qui sonne » juste, un hautbois qui joue en ca- » dence « (*mesure*, *justesse*, *cadence*; admirez la précision avec laquelle l'auteur distingue tout cela). » Les Espa- » gnols n'ont point encore songé à l'in- » fluence d'une bonne ou mauvaise » musique sur le sort des armes. « (Ils ne manqueront pas d'y songer à l'avenir, graces aux leçons du voyageur; en conséquence ils auront soin de ne prendre, pour soldats, que des sujets dont l'oreille soit bien susceptible de *mesure*, de *justesse*, et de *cadence*). » Ils » n'ont point compté le nombre prodi- » gieux de braves gens, à qui des tam-

» bours et des fifres sans oreille ont coû-
» té la vie. « (Un peu plus de mesure
les auroit empêchés d'être tués). » Ils
» ne savent point : « (mais l'auteur veut
bien le leur apprendre), » que si le roi
» de Prusse a dû une partie de ses suc-
» cès à son activité, à ses talens mili-
» taires, à ses marches rapides et cou-
» vertes, à ses généraux, au choix
» heureux de ses campemens ; il doit
» les victoires de Rosback, de Lignitz,
» de Torgaw, à ses trompettes, à ses
» fanfares, à ses clairons, à sa musique
» allemande, dont les sons, dont les
» accens pleins, nourris, nerveux, har-
» dis, vraiment guerriers, vont chercher
» l'ame, la pénètrent, la remuent,
» l'enivrent, l'embrâsent, et la dispo-
» sent à s'en aller, à nous quitter, sans
» nous regretter. «

Voilà les merveilles que produit *la musique allemande du roi de Prusse*. L'auteur ajoute, dans une note au bas de la page 144, » que jamais les Anglo-

» Américains n'eussent remporté l'hon-
» neur des journées de Germain-Stown,
» etc. sans leur excellente musique. «
Il ne dit pas si c'étoit de la *musique allemande*. Et pour vous montrer de plus en plus le pouvoir de la musique, il vous déclare que, » lors du siége
» d'Argos, « (il y a plus de deux mille ans), » si Démétrius avoit eu de bons
» trompettes dans son armée, Argos
» eût été prise, les Argiens vaincus,
» leurs murs renversés, leurs fortifica-
» tions rasées. « L'auteur sait, comme vous voyez, que Démétrius n'avoit point de *bons trompettes*, et vous devez être très-assuré, que ce fut là uniquement ce qui sauva la ville. Revenant ensuite au temps présent, il vous apprend une chose, dont vous ne vous seriez pas douté ; c'est que, » pour te-
» nir tête à la France, au roi de Sardai-
» gne, à la république de Berne, il n'a
» peut-être manqué à Genève, que des
» musiciens d'accord ; « et qu'enfin l'en-

treprise d'Alger auroit peut-être réussi, » si l'on avoit fait jouer des fanfares » devant le port d'Alger. «

Il seroit difficile assurément de faire un plus grand éloge de la musique et de ses admirables effets. L'auteur doit être un amateur passionné. J'imagine qu'il seroit excellent directeur d'un orchestre d'opéra. Mais comme il ne parle que de trompettes, de fanfares et de clairons, et qu'il paroît ami des accords bruyans, on pourroit créer, pour lui, une place de tambour-fifre major d'une armée, ou le mettre à la tête d'une meute de chiens, aux grandes chasses à cor et à cri.

Notre voyageur, dans l'article des troupes, ne pouvoit pas se dispenser de nous communiquer ses idées sur le mariage des soldats.

» On crie beaucoup, dit-il, (pag. 149) » contre le célibat des prêtres ; et pour- » tant en Espagne, comme par-tout, » on ne veut pas que le soldat se ma-

» rie. Moi, je n'y entends rien; qu'un » homme de l'art en décide: mais il » paroît qu'un régiment ne devroit ja- » mais changer de garnison; il paroît » qu'on devroit changer la destination » des cazernes, et faire marier chaque » soldat avec la femme, la fille, ou la » servante de la maison où son billet » l'envoie loger.

» Qu'on ne croie pas que les plaisirs » de l'amour ôtent les forces, énervent » le courage. (Les Lacédémoniens » étoient dans l'usage de mener dans » leurs armées, une troupe de jeunes » gens, qu'on appelloit la bande amou- » reuse. Note de la page 150.) » Qu'on » ne croie pas qu'il n'y ait nulle con- » venance entre des panaches et des » fuseaux; entre des jupes et des co- » cardes; entre des sabres et des cor- » nettes; entre des fusils et des rubans.« (comme tout cela est bien contrasté!) » Qu'on ne croie plus que le bruit des » armes, les cris des enfans, les chan-

» sons

» sons des nourrices, les noms de Lolo, » de Bu-bu, de Prêt-à-boire, de Sans-» quartier s'accorderoient mal. Les trois » cents Thébains qui suivirent Léonidas » aux Thermopyles, avoient chacun » femme et enfans. Tous les Spar-» tiates, tous les Grecs, tous les Ro-» mains, tous les Turcs, qui combattirent » à Marathon, à Salamine, à Leuctres, » à Pharsale, à Lépante, étoient ma-» riés, ou fiancés, ou promis, ou amou-» reux, ou prêts à l'être. «

Après tant d'illustres exemples, anciens et modernes, les généraux d'armée ne doivent plus hésiter à suivre les conseils de l'Auteur, en donnant des femmes à tous les soldats. Ces femmes sont toutes trouvées. *La femme*, (déja mariée ou non, n'importe) *la fille*, *ou la servante* de la maison où chaque soldat logera, sera à lui. Les *billets* de logement deviendront ainsi des billets de mariage, et les soldats qui ne seroient pas encore *amoureux*, seront du moins *prêts à l'être*.

Mais les officiers que deviendront-ils ? Je suis fâché que l'Auteur n'y ait pas songé ; fertile comme il l'est en expédiens, il auroit trouvé sans doute aussi pour eux des partis convenables.

Suivant lui (page 152) *on pend* en Espagne *tout soldat qui s'endort en faction*, et il se récrie contre *l'homme éveillé qui a fait cette loi* supposée. Quelques lignes plus bas il s'exprime en ces termes : » Ailleurs aussi on ne s'endort » point impunément. Pendant les grands » froids de l'année dernière, un grena- » dier s'endormit dans sa guérite ; le » commandant de la ronde tua ce mal- » heureux pour le réveiller. « L'idée de *tuer* un homme *pour le réveiller*, lui a paru propre à terminer heureusement cet article. C'est vraisemblablement ce qui lui a fait imaginer le petit conte du grenadier endormi dans sa guérite : car il ne cite pas le pays où ce prétendu fait est arrivé.

LE PRADO.

Il faut bien se promener de temps en temps, aussi l'Auteur vous mène-t-il au Prado.

» Le Prado, dit-il (page 153) est » une promenade publique, ornée d'al- » lées, de fontaines. L'habitant de Ma- » drid passe pour être gai; moi, je le » crois triste. Hier avant souper, je me » promenai au Prado pendant deux heu- » res; j'étois au milieu de six mille ames, » et je n'entendis pas le plus petit éclat » de rire. «

Six mille ames dans une seule promenade et à la même heure! Et pas un seul petit éclat de rire dans un concours si nombreux! L'un est aussi croyable que l'autre. Mais l'Auteur, que ne faisoit-il usage de ses talens, pour égayer cette foule mélancolique? Il lui auroit été facile d'exciter des éclats de rire très-bruyans. On aime les baladins à Madrid autant qu'ailleurs.

CACHOTS.

(Pag. 153.) Les cachots excitent rarement la curiosité des voyageurs ; rarement sont-ils compris, dans un pays, au nombre des lieux que les étrangers puissent avoir et la fantaisie et la facilité de visiter. Mais le soi-disant Figaro, qui vouloit parler de tout, vouloit aussi avoir tout vu. Il a donc vu *les cachots en Espagne*, il les a mesurés. Il a trouvé qu'ils étoient *beaucoup plus obscurs, beaucoup moins grands* que ceux de France. Concluez, lecteur, qu'il connoît également les cachots de France et d'Espagne. Voici encore un lieu qui méritoit bien de sa part une petite marque d'intérêt.

HOPITAL DES FOUS.

(Page 154.) » Il y a beaucoup de fous » à Madrid. (N'en pourroit-on pas dire autant de toute autre capitale ?) » L'a- » mour, la religion et la chaleur du cli- » mat, tournent la tête aux Espagnols. «

Et qu'est-ce qui la tourne dans les autres pays? On pourroit croire au reste, que le climat de Madrid dérange aussi un peu la tête des étrangers, quand ils sont organisés comme notre voyageur.

« La folie Espagnole est une folie tran-» quille. Sur cent fous, à peu près, ren-» fermés aux petites-maisons, trois seu-» lement sont furieux; les autres battent » la campagne. Un de ces fous a un » genre de folie extraordinaire; il a pris » son nom en horreur... Son accès de » folie diminue peu à peu; il pleure, il » paroît étonné, confus de son état, de » sa fureur; il va se coucher, il s'endort; » il est à son réveil aussi sage que ceux » qui le gardent. « N'allez pas penser que l'Auteur ait inventé *ces détails; c'est du concierge de qui il les tient.* (Note de la page 156.)

Mais à quoi bon, direz-vous, ces observations sur la *folie Espagnole*, comme si elle étoit différente de la folie Françoise, de la folie Allemande, de la fo-

lié Italienne, etc. et que chaque nation eût sa folie propre, comme sa langue particulière ? C'est ce que vous allez savoir :

» Personne encore n'a pensé (ceci est extrêmement vrai) » à aller transcrire, » à faire un recueil de ce que l'ennui et » les momens de raison ont pu faire » crayonner à un fou sur les murs de sa » loge. (Ce recueil pourroit être inti- » tulé *les ennuis d'un fou.*) Dans ces cer- » veaux, autrement pétris, autrement » organisés que les nôtres, il pourroit » germer des idées neuves, hardies, ex- » traordinaires, des extravagances su- » blimes ; « (et de peur que le *volume* ne fût pas assez considérable) » on pour- » roit le grossir de ce qu'on trouveroit » écrit dans les cachots. L'ame bourre- » lée d'un scélérat, l'incertitude de son » sort, l'image de la mort, les instrumens » de son supplice, l'enfer qu'il craint et » le ciel qu'il espère, pourroient élec- » triser, allumer sa tête, et lui four-

« nir des idées que n'auroit pas un » génie. «

L'Auteur prévoit (page 158) que cette *proposition* pourra *paroître bizarre ;* mais loin de reculer : » N'importe, dit-il, » qu'on essaie, qu'on commence le re- » cueil, et peut-être verra-t-on quelque » jour un cours de raison, de probité, » de sagesse, de morale, sortir des ca- » chots et des petites maisons. «

L'Auteur est trop modeste ; le recueil qu'il desire est déja *commencé*, et même bien avancé, dans son *Voyage en Espagne*. On ne peut que l'inviter à l'achever ; personne n'est plus en état de le faire que lui.

DES RUES.

Le voyageur a trouvé (*ibid.*) » les » rues de Madrid larges, bien percées, » bien alignées, etc. « Mais ici sa verve l'abandonne pour un instant ; il ne dit que des choses vraies et communes.

FAUTES PERSONNELLES.

(Page 159.) Cet article renferme un traité de six pages, pour prouver que *les fautes devroient être personnelles*, ce qui est parfaitement bien placé dans un *voyage de Figaro en Espagne*. L'Auteur voudroit (pag. 160 et 161) » que la » honte (attachée aux supplices) eût » un effet rétroactif, et qu'au lieu d'aller » tacher, d'aller punir nos descendans, » elle remontât à nos ancêtres. « Cette idée est vraiment heureuse; car *les ancêtres* étant morts, la honte ne sauroit être pour eux un grand mal. Mais l'Auteur a oublié le moyen de donner à la honte cet *effet rétroactif*, et c'est dommage, parce que sûrement toutes les nations l'auroient adopté.

DE LA VIERGE.

(Page 166.) » Chaque Espagnol » regarde la Vierge comme une parente, » une amie, une maîtresse toute puis-

» sante, etc. « Il est aisé de concevoir combien un pareil sujet devient fécond sous la plume de l'Auteur. Le culte de la sainte Vierge est établi dans tous les pays catholiques ; dans tous on lui rend des honneurs extérieurs ; il n'y a de différence que du plus au moins. Il y a sans doute en Espagne des superstitions populaires ; mais où n'y en a-t-il pas ?

FORCES MARITIMES.

Le voyageur donne ici (page 168) un état de la *marine Espagnole*, qu'il compose à sa fantaisie, et il en conclut que » cette marine n'est pas si formi- » dable qu'on l'a pu croire, et que les » Espagnols ont tort. « Heureusement que cette observation ne diminuera rien des forces maritimes de l'Espagne, qui n'en resteront pas moins ce qu'elles sont.

Mais l'Auteur, à qui il ne faut que des occasions, part de-là pour s'élancer dans les hautes régions de la politique. Il

vous annonce, comme le célèbre Matthieu Landsberg, que » l'Europe est » dans un moment de crise, dans un » état violent, qui doit produire des traités, des alliances, des arrangemens, » des échanges, des arrondissemens et » des conquêtes. « Voilà les secrets des cabinets découverts. Politiques profonds, vous avez beau vous envelopper des ténèbres du mystère; vous n'échapperez pas aux regards pénétrans de notre voyageur!

Il vous prédit ensuite, » qu'avant » quatre ans, Saint Pierre de Rome, » Sainte Sophie, le sérail, le château » Saint-Ange, les Dardanelles, seront » pour jamais démolies, et la face de l'Europe entière sera changée par un » homme et par une femme. «

Pleurez donc, amateurs des arts, et vous tous qui vous intéressez aux plus beaux monumens de l'industrie humaine, pleurez d'apprendre qu'*avant quatre ans*, dont un est déja passé, *St.*

Pierre de Rome et Sainte Sophie de Constantinople doivent être impitoyablement *démolis*. Cependant ne désespérez pas encore ; l'Auteur tempère cette sinistre prophétie par la condition qu'il ne se trompera point. *Si je ne me trompe*, dit-il ; et comme il pourroit bien se tromper, vous pouvez aussi suspendre vos gémissemens.

EDITS DU CONSEIL.

ORDONNANCES DE LA POLICE.

(Page 172). Cet article promettoit beaucoup de choses intéressantes ; voyons comment l'Auteur l'a rempli.

» C'est au bruit du tambour, et c'est » le bourreau qui publie ici les ordon- » nances et les édits. Cet usage paroît » singulier : j'ai cherché à en pénétrer la » cause, je n'ai pas pu la deviner ; je » l'ai demandée, on n'a pu me la dire. » Quelle sanction, quel poids peut con- » server un édit quelconque, après avoir

» passé par la bouche d'un bourreau, d'un » homme infâme ? «

Et dans une note, au bas de la page 173. » A Athènes toutes les lois se pu- » blioient au son du cistre ; cela valoit » mieux. Le cistre commandoit l'atten- » tion, préparoit les esprits à l'obéis- » sance, et peut-être aussi aidoit les » Athéniens à retenir la loi qu'on pu- » blioit. «

Il n'est pas surprenant que le voyageur n'ait *pu deviner la cause de l'usage singulier* qu'il rapporte, puisque cet usage prétendu n'existe point. Les édits du Conseil et les ordonnances de police se publient à Madrid par un officier, crieur public (en Espagnol *Pregonero*), au son de la trompette ou du tambour. Jamais cette fonction n'a été confiée au bourreau, qui n'exerce que celle d'exécuteur de la haute-justice. Le cistre des Athéniens est une dépense inutile d'érudition. Car si le son de cet instrumen *commandoit l'attention et préparoit les es-*

prits à l'obeissance ; pourquoi le son de la trompette ou du tambour ne produiroit-il pas les mêmes effets ?

Voilà pourtant tout ce que l'Auteur avoit à nous apprendre sur les *édits du Conseil* et les *ordonnances de police ;* mais pour nous dédommager de sa briéveté sur ce point, il veut bien nous donner son avis sur une question qui lui paroît fort importante ; c'est de savoir si l'infamie doit être attachée à la profession de bourreau. » A propos d'infa» mie, dit-il, à propos de bourreau, cet » homme doit-il être avili ? Oui, par» tout le bourreau, sa femme et ses en» fans doivent faire une classe à part, etc.« Il voudroit ensuite que la fonction de bourreau fût remplie par un scélérat, à qui on laisseroit la vie, etc. et qu'on massolât pour tous les crimes, parce qu'*alors ce métier* seroit *très-facile*, parce qu'il *ne faudroit plus ni apprentissage*, *ni coup d'essai*, *ni chef-d'œuvre*, et que *le premier venu* seroit *assez savant*. Et c'est

dans un voyage d'Espagne, que l'Auteur place toute cette belle doctrine ! Comment n'a-t-il pas craint qu'elle ne fût perdue pour le genre humain? Car, qui s'aviseroit, je vous prie, de l'aller chercher là ?

LE FANDANGO.

(Page 175.) Le Fandango est une danse populaire, qui a la réputation d'être agréable, quand elle est bien exécutée. Notre Auteur en fait de grands éloges, et la décrit d'une manière digne de ses penchans et de ses goûts.

LANGUE ESPAGNOLE.

Ici notre Auteur ne peut contenir son enthousiasme. » Je crois, dit-il, (page 178) » et j'assurerois que l'Es-
» pagnol est la plus belle langue qu'on
» parle sur le globe.... Cette langue
» sûrement vient du ciel; c'est la langue
» maternelle des anges ; c'est la langue
» favorite de Dieu. «

Que voulez-vous de plus fort ? Vous

n'accuserez pas sans doute l'Auteur d'être resté au-dessous de son sujet. La langue *maternelle* des anges ? Quelle expression !

Mais c'est sur-tout *dans la bouche d'une Espagnole, pour peu qu'on l'aime*, etc. que la langue paroît belle à l'auteur ; et il n'est pas en peine d'en trouver les raisons.

DE LA SIESTE, OU MÉRIDIENNE.

(Pag. 180.) » Depuis une heure jus-» qu'à trois, les rues de Madrid sont » désertes, les marchands ferment leurs » boutiques, les artisans quittent l'ou-» vrage, et tout le monde va se cou-» cher. «

On croiroit, à ce récit, que le repos de la nuit commence à une heure après midi, et qu'il n'est plus question de mouvement ni de travail, jusqu'au lendemain matin. Cependant la *sieste* n'est guère en usage que parmi les gens aisés,

et pendant les grandes chaleurs des longs jours. Il y a, sans doute, moins de monde dans les rues, *depuis une heure jusqu'à trois*, parce que c'est le temps du dîner, et qu'on ne dîne pas dans les rues. Mais quel est le pays où les choses soient autrement ? Les marchands ne ferment leurs boutiques qu'à demi, et ils le font pour se garantir de l'excès de la chaleur, ce qui est très-naturel. Les artisans quittent l'ouvrage pour prendre leur repas, et s'y remettent aussitôt que leur repas est achevé.

» Quand il fait beau, le roi va à la » chasse en sortant de table ; quand il » pleut, il se couche, entouré de ses » gardes, qui dorment aussi.« L'auteur connoît bien peu la manière dont se fait le service des gardes à la cour, quand il représente les gardes endormis autour de la personne du roi ; mais il faut se rappeler que *tout est neuf* dans son ouvrage ; *faits*, *choses*, *expressions*, *pensées*, *manière de les rendre*. (Avis de l'éditeur.)

» De tems immémorial la sieste est de » mode en Espagne ; toujours les Espa- » gnols ont été les plus grands dormeurs » du monde. La chaleur du climat n'en » est pas cause, n'y entre pour rien. » En Afrique, dans la Caffrerie, sous » les tropiques, sur les côtes de la mer » Vermeille, près l'embouchure du » fleuve Mississipi, en Gorée, il fait » assurément huit fois plus chaud qu'à » Madrid ; « (ce nombre de *huit* est remarquable), » et les Caffres, les Topi- » namboux, les Esquimaux, les Pata- » gons, et les Nègres brûlés de la Zone » Torride, dorment communément » très-peu. «

Les notions géographiques de notre voyageur ne sont pas plus exactes que les autres. Il met au nombre des peuples situés sous des latitudes brûlantes, les *Esquimaux*, dont le pays est précisément au nord de l'Amérique septentrionale, vers la baye d'Hudson ; et les *Patagons*, qui sont à l'extrémité op-

posée du même hémisphère près du détroit de Magellan. Mais peu lui importe, il n'y regarde pas de si près. Son voyage, d'ailleurs, est rempli de tant de belles choses, qu'il a bien le droit de dire quelques sottises: *Ubi plura nitent..... non ego paucis offendar maculis.*

Il y a des gens qui ne veulent pas laisser dormir les autres, parce qu'eux-mêmes ne peuvent pas dormir. Je soupçonne que l'auteur est un peu dans ce cas.

On ne dort pas quand on a tant d'esprit. LA FONT...

Il nous a dit ailleurs que son *sang* étoit *échauffé*, *allumé*, *embrâsé*, et assurément il y paroît. Cet état d'effervescence n'est pas trop compatible avec le calme du sommeil, il doit en éloigner les douceurs. Je ne m'étonne donc plus que notre auteur ne veuille pas permettre aux Espagnols de dormir; c'est la manie de ceux qui ne dorment point.

» Ce sont, (dit-il, pag. 181 et suiv.) les

» médecins qui recommandent expres-
» sément la méridienne ; ce sont eux
» qui disent aux Espagnols, dormez
» souvent, dormez long-temps ; ce sont
» eux qui soutiennent que le sommeil,
» que la sieste, broie la pâte alimen-
» taire, hâte la digestion ; que Galien,
» qu'Hippocrate, se couchoient en sor-
» tant de table, et qu'après dîné, Es-
» culape lui-même dormoit toujours
» une heure ou deux. «

Il prétend, dans une note, que *Bequet et Spalanzani ne sont pas de cet avis là ;* et il attaque rudement Boerhaave, pour avoir dit, *que le sommeil est un remède infaillible, un remède universel.* D'abord cependant, *Boerhaave pourroit avoir raison ;* mais bientôt après *Boerhaave se trompe* ; et la conclusion est : » *dormons très-peu*, etc. «

Notre auteur s'objecte, » que l'usage
» de la sieste est fort ancien, et qu'Au-
» guste faisoit la méridienne ; mais Au-
» guste dînoit tard, tenoit table long-

» temps, s'enivroit tous les jours ; et au » dessert, incapable absolument d'ar- » ticuler un son, incapable de distinguer » les plats, son assiette, son couteau, » son verre, Auguste avoit raison d'al- » ler se coucher. «

L'auteur a même appris, par *différentes camées* de ce temps-là, » qu'Au- » guste devoit être également ivre de » vin et d'amour, puisqu'il dînoit tou- » jours avec des filles charmantes, etc. «

Après tous ces traits d'érudition crapuleuse, il conclut ainsi : » mais les Es- » pagnols qui dînent à midi, qui man- » gent beaucoup, mangent vîte, ne » mâchent point, boivent peu, feroient » très-bien de se promener en sortant » de table. « Il auroit pu ajouter : surtout dans les mois de mai, juin, juillet et août, parce que, plus la chaleur est accablante, plus la promenade est convenable.

Au reste, tous les raisonnemens de l'auteur contre le sommeil n'empêche-

ront pas que ce ne soit une très-bonne chose que de bien dormir. L'insomnie au contraire n'est pas seulement un grand mal, mais elle est la source de beaucoup de maux, parce qu'il faut bien que ceux qui ne peuvent pas dormir fassent quelque chose. Combien de crimes, d'erreurs et d'extravagances le sommeil n'auroit-il pas épargné au genre humain ! combien de mauvais ouvrages, qui n'ont existé que parce que leurs auteurs avoient le malheur de ne pouvoir pas dormir ! Dormons donc ; cela vaut toujours mieux que de faire de méchans livres.

LE ROI.

(Pag. 186) » Le roi est adoré ; c'est » à cause de cela surement qu'il se porte » si bien ; rien n'est si sain que d'être » aimé ; «

Voilà tout ce que le soi-disant Figaro trouve à dire sur la personne du roi

régnant. Au lieu d'apprendre à ses lecteurs, pourquoi ce prince est adoré de ses sujets, ce qui lui auroit fourni la matière d'un article aussi vrai qu'intéressant; il va chercher dans l'amour des sujets, la cause de la santé du prince, de manière que, suivant lui, pour savoir si un souverain est cher à ses peuples, il n'y a qu'à s'informer comment il se porte.

Et la recette pour se bien porter, n'est-elle pas admirable? *Rien n'est si sain que d'être aimé.* C'est un aphorisme qu'Hippocrate avoit oublié. La médecine moderne en devra la découverte à notre voyageur, et sans doute, elle ne manquera pas d'en profiter.

Au reste il a très-bien fait de ne point entreprendre l'éloge du roi Charles III; un pinceau tel que le sien n'auroit pu que barbouiller, que défigurer l'image auguste d'un prince si chéri, et si digne de l'être,

CIMETIÈRES.

Ce morceau est trop comique, pour n'être pas transcrit en entier.

(Pag. 186) » En parcourant les en-
» virons de Madrid, j'ai vu dans diffé-
» rens villages, des cimetières qui m'ont
» beaucoup plu, un entre autres; «
(l'auteur auroit bien dû nous dire le nom de ce cimetière curieux; malheureusement il l'a laissé au bout de sa plume.) » Ce cimetière tient à l'église, «
(circonstance remarquable) » il est sur
» une petite éminence, il est entouré
» d'une claire-voie, c'est un carré par-
» fait, « (en vérité tout cela est merveilleux, il faut aller en Espagne pour voir de ces choses-là) » un ruisseau
» coule dans le milieu, le sol est cou-
» vert de violettes, de jasmins, de ro-
» ses et d'autres fleurs, qui croissent
» sans culture, « (apparemment par un privilège particulier à ce cimetière,)
» On y a planté quelques pommiers; des

» millions de moineaux sont perchés » sur les branches ; « (des millions de moineaux sur quelques pommiers !) » Les pommes sont excellentes ; « (l'auteur écrit au mois de juin, page 135 et 233.) » Les arbres, le ruisseau, l'om- » bre, les fleurs, tout rappelle ces beaux » lieux, ces champs fortunés, où, se- » lon les anciens, les ames vertueuses » doivent aller passer l'éternité. Si ja- » mais je m'établis en Espagne, c'est » pour y mourir, c'est pour être en- » terré dans un cimetière de village aux » environs de Madrid ; c'est afin de pou- » voir me dire en expirant : quand mes » enfans iront sur ma tombe pleurer » ma perte, ils trouveront de l'ombre, » ils pourront cueillir des roses, s'as- » seoir au bord de l'eau et me manger » dans une pomme. «

Eh bien ! qui se seroit attendu à cette jolie métamorphose ? Lecteur, on vous avoit promis du *neuf*, en voilà ; vous devez être satisfait ; on ne vous donne-

roit

roit rien de plus piquant aux petites maisons.

Notre voyageur s'objecte dans une note, » que plusieurs chimistes assurent » qu'il s'exhale des cimetières une quan- » tité d'alkali volatil, mortel aux oi- » seaux. « Mais répond-il aussitôt : » il » paroît que non, puisque ces animaux, (qui sont perchés par millions sur quelques pommiers) « chantent, nichent, » font l'amour, passent leur vie et vi- » vent long-temps dans ce cimetière. « Cela est clair; ainsi, messieurs les chimistes, vous avez tort.

CHEMINÉES.

(Pag. 189) Des cimetières, le voyageur Figaro passe aux cheminées, pour apprendre au monde que l'usage en est *presque inconnu à Madrid*, ce qui, comme on voit, est extrêmement intéressant; et les cheminées le conduisent à un article pompeusement intitulé :

CABINET.

DERNIÈRE GUERRE.

(*Ibidem.*) Ici le champ est vaste, la matière fertile, et pour un politique tel que notre auteur, il y a de quoi s'exercer; aussi huit pages entières y sont-elles consacrées.

Voulez-vous, par exemple, savoir *le mot de la dernière guerre ?* l'auteur va vous le révéler. (Pag. 190, 191) » Des projets commencés, des moyens » lents, des demi-volontés; voilà le » fléau, la hache, la coignée, si on » peut le dire, qui déracine, qui arra- » che, qui étouffe, en Espagne, tous » les germes, tous les plans, et tous » les hommes: voilà le mot de la der- » nière guerre. « Quelle sagacité ! J'invite beaucoup nos historiens à ne pas laisser échaper ce trait de lumière.

Vous trouverez la même profondeur de jugement dans ce qu'il dit des ministres, des généraux, des officiers, des

soldats, des matelots, de toute la nation. Je ne vois qu'une ressource pour cette nation malheureuse : c'est que cet homme de génie aille mourir en Espagne, comme il semble le faire espérer; qu'il soit enterré dans un cimetière de village aux environs de Madrid, qu'on plante un pommier sur sa tombe, et qu'on fasse manger aux enfans les fruits de cet arbre précieux, pour en former une race nouvelle et généreuse, qui ait l'esprit, les talens, et sur-tout la sagesse de l'auteur : *Responde stulto juxta stultitiam suam.*

DÉVOTS.

(Pag. 198) » Quelque fanatiques, » quelque superstitieux que soient les » Espagnols; malgré le nombre infini » de processions, de missions, de bé- » nédictions, les habitans de Madrid » sont beaucoup moins dévots qu'on ne » pense. Ici, comme par-tout, la dévo- » tion est le pis-aller des vieillards, des

» ambitieux détrompés, des femmes » âgées, qui offrent à Dieu les restes » du diable. « Comme cela est ingénieux et délicat! Heureusement qu'en Espagne, il en est, à cet égard, *comme partout*, suivant notre voyageur; les Espagnols ressemblent donc, du moins en ce point, au reste des humains ; c'est toujours quelque chose.

SAVANS DE MADRID.

(Page 198 et suiv.) » Madrid est peu- » plé d'hommes studieux, d'écoliers sa- » vans, de compilateurs infatigables, » occupés sans relâche à compulser, à » résoudre, à tourmenter les idées poli- » tiques, physiques, chimiques, et à » faire des éditions nouvelles de livres » inutiles. « L Auteur a bien eu le temps de lire et de juger ces livres inutiles! Songez qu'il vous a dit (page 112) que la population de Madrid étoit de cent mille ames. Ici il vous apprend que cette ville *est peuplée d'hommes studieux, d'éco-*

liers savans, de compilateurs, etc. Voyez ensuite ce qui reste pour les arts, le commerce et tous les emplois civils.

» Ce n'est pas, continue-t-il, que de » temps en temps il ne naisse en Es- » pagne des hommes de génie ; mais » l'instant de leur naissance est regardé » comme une calamité publique ; mais » on entoure leur berceau d'un si grand » nombre d'insectes venimeux, qu'un » génie naissant est, pour ainsi dire, un » enfant mort-né. Dans ces contrées si » fertiles, tout génie est un monstre ; on » ne veut pas qu'il grandisse ; on l'étouffe » avec ses langes ; on ne veut, on n'aime, » on ne laisse croître, on ne laisse vivre » que les hommes frappés de médiocrité, » les hommes à hauteur d'appui. «

Ainsi la nature a beau faire naître des génies *dans ces contrées si fertiles*, ils y sont regardés comme des *monstres*. On ne les expose pas à la vérité, comme les enfans à la Chine ; mais » on entoure » leur berceau d'insectes venimeux ; on

» les étouffe avec leurs langes, « ce qui est plus cruel encore.

(Page 199.) Le voyageur cite pourtant dans une note, un homme célèbre, qui, comme un autre Moïse, avoit eu le bonheur d'échapper à la proscription générale ; c'étoit » *Don Fijo* « (il auroit dû dire *Feijo*) » poète, histo- » rien : (pour celui-là, on l'avoit laissé vivre, par mégarde sans doute) » le » gouvernement l'avoit même chargé » de travailler aux annales de l'Espagne ; » il a vécu néanmoins dans la plus grande » misère ; à sa mort, on n'a trouvé dans » son armoire, que du papier, un man- » teau, une épée et des salières. « Il faut avouer que l'épée et les salières figurent plaisamment dans cette description.

La vérité est que Don Feijo étoit un Religieux Bénédictin, abbé de son ordre, écrivain respectable et critique judicieux. Il vécut dans l'aisance, et ne laissa à sa mort *ni épée, ni salières.*

En finissant cet article, notre Auteur

généralise ses idées. Voyez comme elles deviennent grandes et sublimes. » L'âge » d'or, l'âge d'argent sont passés; et, » malgré nos découvertes brillantes, » notre âge est l'âge de la médiocrité. » Le cercle de la médiocrité est im- » mense ; toute la génération présente » est là ; il faut rester là, sous peine » d'être regardé comme un météore » sinistre, ou d'être poursuivis, comme » des soldats François poursuivirent, il » y a quelques années, cet animal fu- » rieux qui dépeuploit le Gévaudan. «

Ce n'est donc plus seulement en Espagne, c'est par-tout qu'il est défendu d'avoir du génie : toute la génération présente est condamnée à rester dans le cercle de la médiocrité. Celui qui s'aviseroit d'en sortir, seroit regardé comme un *météore sinistre ;* il seroit poursuivi comme la bête du Gévaudan. Sans cela, n'en doutez point, notre voyageur eût été un homme de génie.

L'ACADÉMIE.

(Page 202). » L'académie royale est » composée de soixante membres, à peu » près. Des dictionnaires, des compli- » mens de réception, des éloges, des » recherches sur la langue, occupent le » loisir des Académiciens. « Qu'y a-t-il donc là d'extraordinaire ? Est-ce que les séances académiques sont employées ailleurs à danser ou à jouer ?

(Page 203.) » Un mémoire sur l'iné- » galité originelle des hommes, fut cou- » ronné jeudi dernier : « (il ne faut de- mander ni le mois, ni l'an.) » A l'aide » du microscope, l'Auteur couronné a » découvert que la semence des grands » ressemble à la graine d'ananas ; que la » semence d'un homme ordinaire a la » forme d'un grain de poivre. L'acadé- » micien assure que la nature emploie » cent ans à pétrir un fœtus-prince, à » préparer un germe-roi, à délayer la » boue royale, à façonner le moule d'un » grand. «

Lecteur, vous croyez bien que cet extravagant mémoire n'a jamais existé que dans le cerveau de l'Auteur; mais il vouloit avoir occasion de débiter l'apostrophe suivante.

(Pag. 204.) » Souverains, potentats, » électeurs, ministres et consorts, féli- » citez-vous de vos avantages; et nous, » peuple, humilions-nous; ne croyons » plus que les trônes, les couronnes, la » naissance et les mortiers se jouent » tantôt à croix ou à pile, tantôt à pair » ou non. Ne croyons plus que Dieu ait » dit au hazard: arrange tout, écris sur » les billets: mandille, thiare, général, » fifre, roi de Maroc, président, mar- » miton, ministre, prêtre, baladin, Em- » pereur: plie les lots, remue et jette- » les sur le globe. «

Voilà des rapprochemens, que tout le monde ne sauroit pas faire; et pour achever de montrer son talent en ce genre, notre voyageur nous donne dans

une note le portrait de l'Empereur de Maroc. Vous direz peut-être qu'

On ne s'attendoit guère
A voir Ulysse en cette affaire. LA FONT...

Mais laissez parler l'Auteur ; » L'Em-» pereur de Maroc est quatre fois plus » laid qu'une chenille ; il a une bouche » énorme, une loupe sur le front ; il est » noir comme de l'encre ; il a six pieds, » il est voûté ; il est avare : je l'ai vu à » Salé ; il idolâtre les femmes, il aime » beaucoup les Anglois, il méprise les » Espagnols, il abhorre le consul de » France, il a soixante-dix ans, un ab-» cès lui ronge une jambe, il n'a » qu'un œil, et cet œil est tout de tra-» vers et pleure toujours. »

Quel peintre que notre Auteur ! ce qui le caractérise sur-tout, c'est l'art d'associer les idées les plus incohérentes, de lier ensemble les objets les plus disparates. Il n'y a que des têtes organisées d'une certaine manière, qui soient ca-

pables de cela. Il fut un temps, où chaque souverain entretenoit à sa cour un personnage doué de cette heureuse faculté, qui divertissoit tout le monde par le désordre et la burlesque bizarrerie de ses propos. Notre Auteur eût rempli une pareille place avec distinction, et sa fortune eût été faite.

PÉLERINAGES.

(Page 206.) Après *l'académie*, viennent les pélerinages. « Presque tous les » habitans de Madrid (le peuple s'en- » tend) pélerins nés, pour ainsi dire, » passent leur vie à aller, à revenir, à » retourner à St. Jacques de Compos- » telle, à Notre-Dame de Mont-Serrat, à » Notre-Dame de Pilar, à Notre-Dame » de Lorette. «

On a vu ci-dessus *Madrid peuplé d'hommes studieux, d'écoliers savans, de compilateurs infatigables ;* le voila peuplé maintenant *de pélerins nés ; presque tous ses habitans* de la classe du peuple, pas

sant leur vie à faire des pélerinages dans le royaume et au dehors, même jusqu'en Italie. Mais pourquoi l'Auteur n'a-t-il pas mis à la tête de ces pélerins, le roi et toute sa cour, l'archevêque de Tolède en habits pontificaux, précédé de sa croix et de son clergé, les seigneurs, les magistrats, etc. ? La procession auroit été bien plus belle, et la description tout aussi exacte; car il est bon qu'on sache qu'à Madrid, le peuple même ne fournit point de pélerins, et que c'est, de toutes les villes d'Espagne, celle où l'on est le moins porté à cette dévotion; ensorte que l'Auteur ne pouvoit pas plus mal choisir. Dans les provinces même, les pélerins nationaux sont devenus très-rares, parce qu'on les arrête comme des vagabonds, et qu'on les oblige à retourner chez eux, ou à travailler. Les pélerins qu'on peut rencontrer en Espagne, sont des étrangers, Allemands, François, Italiens, Hongrois, qui traversent le royaume pour se rendre à St. Jacques.

(Pag. 206.) » Ganganelli, qui ne » donna jamais sa pantoufle à baiser, » sans hausser les épaules, vouloit abo- » lir tous ces pélerinages. Ce pontife phi- » losophe savoit par cœur, « (comme un enfant sait sa leçon) » que Dieu, » la vierge, les saints, méprisent tous » les vagabonds; il savoit aussi qu'il n'y » eut jamais, ni pardon, ni rémission, » ni indulgences attachées aux prome- » nades, aux courses pieuses d'un fai- » néant sur les grands chemins; il sa- » voit en outre que les coquilles ra- » massées sur les bords de l'Océan, » près de la Corogne, près Compos- » telle, ne guérissent pas plus vîte, plus » radicalement les maux d'yeux, les » maux de dents, les maux d'oreilles, que » les écailles d'huitres, de moucles, de » tortues qu'on trouve à Cadix, à Can- » cale, à Malaga, à Saint-Malo. Ce » pape d'ailleurs avoit vu de ses fenê- » tres les pélerins, les pélerines, sauter » les haies, prendre les volailles, déro-

» ber les fruits, gâter, fouler les grains, » les moissons, s'enfoncer, se cacher » dans les bois, et oublier que saint » Jacques les épie, les suit de l'œil et » voit tout à travers les branches. «

C'étoit pour dire toutes ces jolies choses que l'auteur avoit eu besoin de créer un peuple de pélerins à Madrid; sans cette ingénieuse invention, nous n'aurions pas eu le plaisir de le voir sauter si lestement de Cadix à Cancale, de Malaga à Saint-Malo, nous n'aurions pas appris de lui qu'on ramasse des coquilles près de Compostelle, quoique cette ville soit dans l'intérieur de la Galice et très-éloignée de la mer; nous n'aurions pas vu le pape à ses fenêtres, les pélerins et pélerines prendre les volailles, etc. et véritablement nous aurions beaucoup perdu.

DES PETITS-MAITRES.

(Pag. 208.) » On trouve ici, comme » dans le reste du monde, des élégans »

» des hommes agréables, qui, comme » leurs confrères de delà les monts, ont » des chiens, des jockeis, des chevaux, » des dettes, des talons rouges, de » grands chapeaux, les épaules rondes » et la vue basse. «

Vous croyez, peut-être, que la description des petits maîtres est finie ? Elle n'est que commencée ; mais comme elle s'applique à tous les petits maîtres du monde, sans rien de particulier pour ceux de Madrid, il est inutile de s'y arrêter.

L'auteur termine cet article à son ordinaire, par un petit conte. » Il y a » quelque temps qu'un grand seigneur » bégue, chauve, bossu, arriva ici, et » dans une nuit tous les dos s'arrondi- » rent, toutes les langues s'épaissirent, » et tous les cheveux tombèrent. « Convenez, lecteur, qu'il ne faut avoir rien à dire, pour dire de ces choses là. L'auteur néanmoins veut être plaisant, e même il croit l'être.

V I N.

(Pag. 211.) Le voyageur va-t-il parler des différentes espèces de vins que l'Espagne produit, et qui ſont une des principales richesses de son sol? Point du tout. Cet article, qui est très-court, ne parle que du vin de la Manche, que l'on boit communément à Madrid, et tout ce qu'il vous apprend, c'est qu'*on vante beaucoup ce vin*, qu'on le dit excellent, mais que l'auteur l'a *trouvé mauvais*. Cela est tout simple; il ne ſaut pas disputer des goûts. Il ne reste plus qu'à savoir quel intérêt peuvent prendre les lecteurs au goût du soi-disant Figaro.

Mais voici une observation qui n'est pas d'un voyageur ordinaire. « L'Espa» gnol boit peu, son ivresse est calme; » quand il a bu et qu'il est ivre, il s'en» dort. « Vous voyez là deux choses: la première, que l'Espagnol n'est ivre que quand il a bu, et la seconde, que

quand il est ivre, il s'endort. Or, c'est ce que vous ne trouveriez pas ailleurs qu'en Espagne.

PERROQUET.

(Pag. 212.) » Je crois que le perro-» quet que j'achetai dimanche parle en-» core mieux que celui de Catherine » de Médicis..... Il parle Espagnol, » il écorche un peu le François ; et » cependant il sait quelques vers de Ra-» cine, le *bénédicite* et la fable du cor-» beau. Il me coûte huit Louis ; il en » vaut trente, j'en refuserois cent, etc.« L'auteur jase lui même comme un perroquet : il nous dit que » Firmien » Lactance, qui refusoit l'intelligence » aux bêtes, auroit été confondu en » entendant son perroquet. « Il l'auroit été bien plus encore, en voyant dans un voyage d'Espagne de pareilles pauvretés.

VEILLE DES GRANDES FÊTES.

Un titre si singulier doit faire attendre des choses singulières, comme le sont en effet toutes celles qui composent cet article.

» Il est amusant, « dit le voyageur, (Pag. 214) » de voir le peuple faire, la » veille des grandes fêtes, le siége des » églises, et celui des confessionnaux. » Il seroit difficile de compter les coups » de pieds, les soufflets qui se distri- » buent en moins de dix minutes. Ce » qui complette la bizarrerie de cette » scène, à la fois scandaleuse et diver- » tissante, c'est l'arrivée d'un grand ou » d'un hidalgos, qui, suivi d'un la- » quais portant un coussin, fend la foule, » sépare les combattans, termine le dé- » mêlé, entre le premier dans le con- » fessionnal, où, à genoux sur un car- » reau, il peut se confesser à son aise, » et se repentir commodément. «

Ce *siége des églises et des confession-*

naux les veilles de grandes fêtes, ces *coups de pied*, ces *soufflets* innombrables, *qui se distribuent en moins de dix minutes;* cette lutte des assiégeans à qui entrera le premier dans la place, ces *hidalgos* qui font porter devant eux *un coussin*, pour *se confesser à leur aise :* tout cela, sans doute, est très-joliment imaginé. Mais la charge est grossièrement outrée, et, à force d'être plaisante, elle cesse d'avoir la moindre vraisemblance. Je ne vous dirai donc point, lecteur, que tout est faux dans ce récit; vous ririez vous même de ma simplicité.

Quoique le délire de notre voyageur soit assez égal par-tout, il y a néanmoins certains objets qui l'augmentent sensiblement, et les objets religieux sont de ce nombre. Sitôt qu'ils se présentent sur son chemin, un nouvel accès le saisit, c'est un véritable redoublement. Il vient, par exemple, de parler d'églises et de confession; il n'en a pas fallu da-

vantage pour monter sa tête, et le voilà qui s'écrie. :

(Pag. 216) » Les desseins de Dieu » sont impénétrables ; le ciel est à lui, » il peut y loger qui il lui plait. Mais le » dévot musulman, qui s'égosille, qui » s'enrhume, en criant, alla, alla ; mais » le talapoin, qui passe sa vie à bailler » aux corneilles ; et le marabou, qui » passe la sienne à faire la pirouette, » à danser sur un pied ; et le Santon, » qui souvent reste des semaines en- » tières à regarder si le bout de son » nez est rouge ou noir, ou bleu mou- » rant, ou prune-monsieur, me parois- » sent tout aussi honnêtes gens, tout » aussi dignes des graces de Dieu, que » le dévot qui se querelle et se bat en » attendant l'absolution. «

Vous voyez bien qu'il n'y a qu'un violent égarement d'esprit qui ait pu faire écrire de pareilles rapsodies.

MIEL.

(Pag. 217.) » Nulle part, « l'auteur n'a » mangé d'aussi bon miel qu'à Ma- » drid. « Je lui en fais mon compliment.

ANTIQUITÉS.

(Pag. 217.) » Par-tout en Espagne » on peut voir des frises, des mosaïques » antiques, personne ne regarde ces dé- » bris. Que m'importe à moi, me disoit » un jour un Espagnol, et la ville d'Her- » culanum, et les ruines de Palmyre, » et les marbres d'Arundel, pouvu que » mon confesseur dîne et soupe bien ? «

Cela est excellent, et le confesseur vient ici fort à propos. Il y a certainement beaucoup de gens en Espagne, comme dans tous les pays du monde, qui préféreroient à des ruines et à des marbres, leur dîné et leur soupé, parce que des ruines et des marbres ne nourrissent point. Mais cela n'empêche pas qu'il n'y ait aussi, en Espagne, de très-justes appréciateurs de l'antiquité.

Notre voyageur, au reste, nous déclare qu'il » est bien moins qu'un autre » l'admirateur des ruines, qu'il pourroit traverser la Grèce, sans regarder » ses colonnes, sans entrer dans ses temples; les rochers, dit-il, ce sont là » mes antiques; « et puis il disserte philosophiquement sur les rochers. Si donc il étoit vrai que les Espagnols eussent de l'indifférence pour les monumens anciens, l'auteur ne devroit-il pas dans son système les en estimer davantage?

MARIAGES.

(Pag. 219.) » A Sparte, les femmes » chaque année fouettoient les célibataires dans le temple de Vénus. Si » cette loi de Lycurgue renaissoit en Espagne, Madrid ne pourroit fournir, » ni assez de bras, ni assez de verges, » pour fouetter tous les hommes qui » ne se marient pas. Un nœud que la » mort seule peut détacher, effraie les » Espagnols. A Madrid on se marie ra-

» rement : dans dix ans on se mariera » moins encore ; on prendra successi- » vement une, deux, trois maîtresses ; » on les gardera aussi long-temps qu'el- » les sauront plaire ; on les quittera » quand elles ne plairont plus. Les noms » si doux de pères, de mères, d'enfans, » seront rayés de la langue, et le gou- » vernement sera le père commun. «

L'Auteur apparemment a voulu peindre quelque pays qu'il ne nomme point ; car rien ne ressemble moins à Madrid et à l'Espagne que ce tableau. Le célibat y est certainement, toutes proportions gardées, moins commun qu'ailleurs, et les raisons en sont fort simples. L'égoïsme, cette maladie anti-sociale, qui concentre l'homme dans son seul individu, y est encore heureusement ignoré. On n'y viole pas impunément les décences extérieures, et c'est toujours une barrière contre le libertinage. Les substitutions perpétuelles dont la plupart des biens-fonds sont grevés, n'y

permettent point les emprunts à rentes viagères, si favorables au célibat. Enfin, quoiqu'il y ait du luxe et des richesses en Espagne, et sur-tout à Madrid, ces deux grandes causes de la dépravation des mœurs n'y sont pas encore montées, à beaucoup près, au même excès que chez d'autres nations. Il n'est, au reste, personne qui ne sente que, même dans les pays où le célibat est le plus commun, le désordre n'est et ne sera jamais porté au point de faire *rayer de la langue les doux noms de pères, de mères, d'enfans*, et de rendre le *gouvernement le père commun*. C'est une exagération insensée de notre Auteur.

COLLÈGES.

(Page 221.) Quelques lieux communs contre tous les collèges de l'Europe, voilà tout ce qui compose cet article. *Nos instituteurs ressemblent tous à des fous*, au jugement du voyageur.

DES

DES ORDRES.

(Page 222.) » Rien n'étonne plus » un étranger, que la manière leste avec » laquelle le dernier manœuvre traite « ici un chevalier de St. Jacques, de St. » Charles, de Montesa, d'Alcantara, « etc. Tout chevalier doit céder le haut » du pavé au dernier manant, sous peine » d'être rudoyé, terrassé, jeté dans le » ruisseau. «

Il y a quatre ordres militaires en Espagne; ce sont ceux de St. Jacques, de Montesa, d'Alcantara et de Calatrava, qui a été omis par l'Auteur. Ils ont tous d'excellentes commanderies. Ces ordres sont affectés aux militaires exclusivement, et il faut faire preuve de noblesse pour y être admis: les chevaliers, comme militaires, ne peuvent sortir ni jour, ni nuit, qu'en uniforme. A qui l'Auteur a-t-il cru persuader que les *manœuvres* et les *manans* se faisoient *céder* par eux *le haut du pavé*, sinon qu'ils les

jetoient dans le ruisseau ? Y a-t-il le sens commun dans une pareille allégation ?

Le nouvel ordre de St. Charles a de grandes croix, et il est fort étendu par les petites, parce qu'il embrasse indistinctement toutes les branches du service de l'état. Une pension de mille livres est attachée à chaque petite croix de chevalier numéraire. Cet ordre n'est pas moins respecté que les autres en Espagne, et jamais *manœuvre* ni *manant* n'a songé à manquer à la considération due à ceux qui en sont honorés.

MIDI.

(Page 223.) » Toutes les fois que » midi sonne, et qu'on pense que mille » malheureux ne dîneront pas, faute » d'argent, faute de pain, cela fait mal, » on n'a plus faim, on a le cœur dans » l'encre, et soi-même on ne peut pas » dîner. «

Notre voyageur a sans doute voulu nous apprendre ici qu'il a l'ame com-

patissante, et que son *cœur* est souvent *dans* l'*encre ;* car autrement que signifie cet article ?

PAUVRES HONTEUX.

(Page 223.) » Quand Alexandre » consulta l'oracle de Jupiter Ammon, la » première chose qu'il lui demanda, » fut de lui faire connoître les pauvres » honteux de son empire. Alexandre » monta lui-même dans plus de cent » greniers, et porta dans tous de l'ar- » gent, des consolations et des se- » cours. «

On comprend bien que notre voyageur ne cite aucun garant de cette fabuleuse anecdote. Il n'a voulu, sans doute, la donner que pour ce qu'elle est, c'es-à-dire, pour un conte de sa façon. Mais elle ne pouvoit être plus déplacée, que dans un voyage d'Espagne. Il est peu de pays au monde, où les pauvres trouvent des secours plus abondans, puisque, indépendam-

ment de plusieurs compagnies, composées de personnes distinguées, qui s'occupent avec le plus grand zèle du soulagement des malheureux, on y trouve un grand nombre de confrairies de charité, toutes dévouées à cet objet intéressant. Qui ne sait d'ailleurs que tous les évêques d'Espagne, sans exception, emploient la plus grande partie de leurs revenus au soulagement des pauvres de leurs diocèses, souvent même en y sacrifiant jusqu'à ce qui semble appartenir à la décence extérieure de leur état (1)?

---

(1) *Gazette de France du mardi 9 août 1785; article de Valence.* » La junte de charité de cette » ville a publié l'état des aumônes qu'elle a re- » cueillies et distribuées pendant les mois d'avril, » de mai et de juin de l'année dernière. La somme » totale est montée à 140,659 réaux et 26 mara- » vedis de Vellon, *dont notre archevêque avoit* » *fourni 136,890 réaux.* « *Nota.* Le réal de Vellon vaut 5 sols de France.

LE COMTE***

L'Auteur dit ici (page 224) que le » Comte *** est le seul homme de » qui la monarchie Espagnole puisse » s'enorgueillir à présent; « et il consacre cet article tout entier à son éloge. Mais quel éloge, grand Dieu! je suis sûr que le Comte*** regarde de pareilles louanges, comme la plus grande insulte qu'il ait reçue de sa vie. L'Auteur le peint à sa fantaisie, et lui prête des projets, dont l'extravagance fut toujours très-éloignée de son caractère. Si le Comte *** a cherché à procurer le bien de sa patrie, ce n'a jamais été que par des moyens sages, légitimes et praticables. L'écrivain ne pouvoit donc plus mal adresser son encens. Il en est de même de l'éloge qu'il s'avise aussi de faire, dans une note de la page 224, d'un autre personnage fort estimable, qui en aura été tout aussi peu flatté que le premier.

BARBIERS ESPAGNOLS.

(Page 227.) » Je viens d'être rasé » par un original : il chantoit, il par- » loit, il faisoit, en me rasant, des » grimaces affreuses : encore s'il m'eût » bien rasé, s'il m'eût rasé vîte ! mais il » m'a tenu trois quarts d'heure. Quand » Martial a dit : mon barbier me rase si » lentement, qu'en me rasant d'un côté, » ma barbe repousse de l'autre, sûre- » ment Martial étoit rasé par un barbier » Espagnol. «

Il faut que les barbiers Espagnols aient joué quelque mauvais tour à l'Auteur, puisqu'il les attaque si gratuitement. Il est hardi, maintenant qu'il est loin d'eux ; mais je ne lui conseille pas de retourner dans ce pays-là, parce que ces Messieurs n'entendent point raillerie.

» Dans quelques provinces d'Espagne, » continue-t-il, ce sont les femmes qui » rasent : ce devroit être ainsi par-tout. » Leur main souple, douce et potelée est

» plus propre que les nôtres à savonner » les mentons, à manier le rasoir et à » couper la barbe de près.

Je ne connois point ces *provinces d'Espagne, où ce sont les femmes qui rasent*, et l'Auteur ne les connoît pas vraisemblablement plus que moi ; mais je n'ai pas de peine à croire qu'il voudroit que les femmes fussent par-tout barbières, comme il desiroit plus haut (page 94) qu'elles fussent prêtresses. Le beau sexe lui doit beaucoup de reconnoissance ; car il le trouve propre à tout.

JUGEMENS DE L'INQUISITION.

(Page 229.) » Rien de plus inique, » de plus arbitraire, que les jugemens » rendus par l'Inquisition, etc. etc. « Après tout ce qui a été débité mille fois sur ce sujet, il n'y a rien de plus facile que de remplir trois pages de verbiages, comme le fait notre écrivain. Il copie des contes qu'il a lus ou entendus à droite ou à gauche, et les présente comme des

choses dont il a une connoissance personnelle. Il faut le laisser jaser à son aise. Tout ce qu'on peut dire, c'est que l'Inquisition, en contenant la licence de certains écrivains, qui sont de vraies pestes publiques, prévient beaucoup de désordres et de déréglemens.

TÊTE PARLANTE.

(Page 231.) » On montre ici une » tête qui articule parfaitement... qui » parle et prononce aussi bien que nous. « (Cette tête qui parle, et ne sait ce qu'elle dit, ne seroit-elle pas une image *parlante* de celle de l'Auteur)? » L'homme » est un être prodigieux, quelquefois » l'émule, quelquefois le rival de la » nature; souvent il fait mieux qu'elle... » Bientôt mon chien parlera. « S'il parle comme son maître, il parlera certainement beaucoup et très-bien.

CE SOIR.

(Page 233.) » Il a fait cet après midi

» une chaleur brûlante. Dans quatre » minutes le soleil sera couché. Il est » sept heures. Je suis au centre d'une » plaine immense. Point de monts, » point de draperie, point de nuages; » la nature est toute belle, toute nue; » je la vois toute, je la regarde par-tout, » je la touche par-tout. C'est dans une » plaine, c'est le soir, c'est au mois de » juin, c'est en Espagne où la nature » donne rendez-vous à ses favoris, à ses » amans; c'est là, c'est alors qu'elle » dépouille tout, étale tout, montre » tout, et qu'il faut, malgré soi, de- » venir amoureux d'elle. «

On a vu plus haut (page 135) que le voyageur étoit parvenu à se procurer une matinée charmante, par un petit effort d'imagination. Il a recours ici au même moyen, pour se donner le plaisir d'une soirée pareille. Ces *jouissances* sont toujours à sa portée, et *elles ne coûtent pas*, ce qui est un double avantage. Mais il s'est trompé au moins

d'un mois, dans l'époque de sa soirée. Il la fixe au mois de juin, et cependant il fait coucher le soleil à sept heures quatre minutes. Or, ce n'est point en juin, mais dans les dix premiers jours du mois de mai, que le soleil se couche à cette heure au centre de l'Espagne. Il devoit donc placer sa soirée au mois de mai, d'autant plus que c'est alors le triomphe de cette *belle nature*, dont il est *amoureux malgré lui*. Pour la matinée, il n'y a rien à dire. *L'odeur délicieuse du foin coupé* (dans un pays où l'on ne connoît pas le foin) exigeoit nécessairement qu'il la mît dans le mois de juin.

Notre Auteur s'est également mépris sur le site de son paysage; car Madrid n'est point *au centre d'une plaine immense*. Il n'y a même guère de ces sortes de plaines en Espagne, si ce n'est dans la vieille Castille, ou du côté de la Manche dans la nouvelle; par-tout ailleurs les montagnes sont très-fréquentes.

Concluez, lecteur, que la soirée de notre écrivain est le vrai pendant de sa matinée.

SUICIDE.

(Page 234) » En Espagne, on consi-» dère le suicide, comme il étoit au-» trefois considéré en France. « Pour prouver cet ancien usage de *France*, l'Auteur nous dit *qu'à Marseille, du temps de Valère Maxime* (c'est-à-dire, sous l'empereur Tibère) on gardoit publiquement un breuvage empoisonné, que l'on donnoit à ceux qui, ayant exposé au sénat les raisons qu'ils avoient de s'ôter la vie, en obtenoient la permission, etc. » Un homme, ajoute-t-il, » qui se tue, (toujours en Espagne) n'est » point traîné sur la claie. Les Espagnols » qui regardent le suicide comme une » spéculation, trouvent aussi simple » d'aller chercher le bonheur dans l'autre » monde, que d'aller tenter fortune dans » le nouveau. Beaucoup de casuistes

» prétendent pourtant qu'un suicide se » vole au monde, que chacun doit mou- » rir à son tour. Mais le plus grand nom- » bre des théologiens Espagnols per- » mettent à tout malheureux de se tuer, » quand il est las de respirer, quand la » vie lui fait mal, quand la société lui » refuse la santé, la paix, le bonheur » qu'elle lui doit. Imitons les Espagnols, » brûlons toutes nos claies, et regardons » l'homme qui se tue, comme un la- » quais qui quitte un maître qui ne lui » paie point ses gages. «

La logique de l'Auteur est admirable. De ce qu'*un homme qui se tue n'est point traîné sur la claie* en Espagne, il en conclut que le suicide y est regardé *comme une spéculation*, comme une chose *aussi simple* qu'un voyage pour le nouveau monde. Mais d'abord, le délire du suicide est très-rare dans ce pays-là, ce qui vient, peut-être, en partie, du caractère de la nation; et lorsqu'il arrive que quelque malheureux attente à sa

vie, on présume, avec raison, que c'est l'effet d'une véritable aliénation d'esprit; voilà pourquoi on ne fait point le procès au cadavre. D'ailleurs, il est souverainement faux que le suicide ait jamais été traité en Espagne, comme une affaire de *spéculation*. L'Auteur prétend que le plus grand nombre des théologiens Espagnols le *permettent*. Jugez, je vous prie, s'il a lu ces *théologiens Espagnols*, s'il les connoît, s'il en sait seulement les noms. Et l'Inquisition, autorise-t-elle aussi le suicide? L'Auteur l'a oubliée pour ce moment; c'étoit pourtant le cas de s'en souvenir.

L'IN PACE.

(Page 237.) » Ce n'est point une » fable, ce supplice existe dans les cloî- » tres Espagnols. L'*in pace* est un trou. » Avant d'y jeter le coupable, on le » conduit en plein chapitre; on le fait » mettre sur la sellette; on lui lit sa sen- » tence. Après qu'il l'a entendue, on le

» mène processionnellement, avec la » croix, les cierges, le bénitier, l'en- » censoir. On chante le *libera*, on as- » perse, on encense le criminel; on lui » donne un pain, un pot à l'eau, un » chapelet, un cierge béni : on le des- » cend ensuite dans l'*in pace*, où bientôt » il meurt de désespoir, de rage et de » faim. «

Quand l'Auteur auroit assisté à une de ces tragiques cérémonies, il ne pourroit pas mieux en rendre les détails.

Cela lui donne occasion de nous apprendre que l'*in pace est un supplice ancien ;* qu'il étoit en usage parmi les Perses, les Grecs et les Romains. Il cite à ce sujet *Hérodote*, *Platon*, *Tite-Live*, *Plutarque*, *Aulugelle et Philostrate ;* ce qui fait assez voir combien il est versé dans la savante antiquité.

Mais, laissant-là les Perses, les Grecs et les Romains, je demande comment on peut avoir le courage de répéter dans un *ouvrage neuf* des contes populaires,

qui sont usés depuis long-temps, et qui ne sont plus aujourd'hui que le partage de quelques bonnes femmes ignorantes et crédules ?

l'Auteur a bien compris qu'on se moqueroit de lui, c'est pour cela qu'il commence son article par affirmer que l'*in pace n'est point une fable, que ce supplice existe dans les cloîtres Espagnols ;* mais les cloîtres Espagnols, qui ont les mêmes règles que ceux des autres pays catholiques, n'ont point d'autres punitions que les leurs ; et le gouvernement, instruit comme il l'est de ce qui s'y passe, n'y souffriroit pas plus qu'on ne le souffriroit ailleurs, un supplice aussi contraire à la religion qu'à l'humanité. Il faut donc mettre ce prétendu supplice au nombre des fables, dont l'Auteur a jugé à propos d'orner sa narration, pour le plus grand amusement de ses lecteurs.

IMPRIMEURS.

(Page 239.) » Grande est la diffé-

» rence entre les libraires Espagnols, et » ceux du reste de l'Europe. « (Quand j'ai vu le titre, je tremblois pour les presses Espagnoles; mais, Dieu merci, me voilà rassuré, il n'est question ici que des *libraires*, et nullement des imprimeurs.) » Les uns font fortune avec » le Guide des Pécheurs, les autres avec » Thérèse Philosophe. L'Inquisition est » le frein des premiers; la police est l'in- » quisition des seconds. « Ainsi la police fait ailleurs à cet égard, ce que fait en Espagne l'Inquisition. L'Auteur s'applique néanmoins, dans une note, à tranquilliser ceux que cette idée pourroit effrayer. » Malgré la police, dit-il, » la liberté de la presse est assez géné- » rale. « (Son ouvrage le prouve un peu.) » Le gouvernement commence à » sentir qu'il n'y a que la liberté de par- » ler, de penser et d'écrire, qui puisse » anéantir les préjugés, et faire dispa- » roître les abus. « (C'est ce que son ouvrage prouve encore.) » Le théologien

» Saa « (Jésuite Portugais mort en 1596) » a gagné à Madrid « (sans doute depuis sa mort) » cinquante mille » piastres gourdes « (c'est une très-jolie fortune) » en commentant St. Je» rôme, en recrépissant St. Bonaven» ture ; et les libraires François ont » refusé de payer cent écus pour les » manuscrits de M. de Paw, le premier » historien, le meilleur politique, le » plus grand homme du siècle, sans ex» ception. « Notre homme, comme on voit, ne loue pas les gens à demi.

Il répète ces mots, *sans exception*, pour en prendre occasion de tomber rudement sur l'abbé Raynal, et de lui faire son procès. Ce morceau est curieux : » Les partisans, les hommes en» goués de M. Raynal, crieront tous à » l'injustice ; mais ces cris n'empêche» ront point que cet historien ne soit » diffus, plagiaire, relateur infidèle, » partial, injuste, mal instruit « (voilà six chefs d'accusation distinctement ar-

ticulés) ; « mais ces cris ne feront ou-
» blier à personne, qu'aussitôt qu'il entre
» quelque part, au mont Sinaï, au buis-
» son ardent, aux éclairs, à la foudre
» près, il semble venir de la part de
» Dieu ; il semble dire avec Moïse : que
» la terre et les cieux m'écoutent ; et
» néanmoins tous ceux qui écoutent
» l'abbé Raynal, n'entendent jamais que
» des contes, des anecdotes, des disser-
» tations sur le sucre, le café, l'indigo,
» et autres déclamations, qui font rire les
» ministres et bâiller les femmes. « Ce que dit ici l'Auteur, prouve bien le mauvais goût qui règne aujourd'hui dans toute l'Europe ; car toute l'Europe a voulu *écouter l'abbé Raynal.*

Notre Auteur, en juge équitable, s'attache à prouver dans des notes particulières, la vérité des différentes qualifications dont il a gratifié l'historien de l'Amérique, L'abbé Raynal est bon pour se défendre, s'il le juge à propos : mais comme il y a deux manières de

repousser un pareil aggresseur, la force ou le mépris, l'abbé pourroit bien se contenter de la dernière. Au reste, cela ne me regarde pas, ce sont ses affaires.

Ce que j'admire, c'est que notre Auteur, en voulant peindre l'abbé Raynal, s'est peint lui-même, au point qu'il est impossible de ne pas le reconnoître. On diroit qu'il a pris ses propres traits, pour en former le portrait de l'historien. *Diffus, plagiaire, relateur infidèle, partial, injuste, mal instruit;* toutes ces qualités appartiennent tellement au soi-disant Figaro, qu'en les donnant à l'abbé Raynal, il s'est en vérité volé lui-même.

GUITARRE.

Notre voyageur quitte le combat, pour prendre la guitarre. » Les Maures, dit-il (page 245) » l'apportèrent en Es-» pagne: c'est l'instrument national... » c'est l'instrument le plus ravissant, le » plus délicieux à entendre pendant la » nuit. « Puisqu'il n'a rien de mieux à

nous dire sur la guitarre, passons à l'article suivant.

DANSES.

(Page 246.) » Excepté le fandango » dont j'ai parlé, les danses Espagnoles, » qui ne ressemblent à rien, doivent res- » sembler, si l'on en croit Miphibozeth, » aux gambades, aux sauts, aux ca- » brioles que, pour plaire au Seigneur, » pour faire rire son peuple, David au- » trefois faisoit devant l'arche. Selon » l'Ecriture, ces sauts de David ravis- » soient tous les spectateurs, hors sa » femme pourtant, qui disoit à ceux » qui vouloient l'entendre : tout pro- » phète, tout roi, tout ami de l'Eter- » nel qu'il est, mon mari est un baladin, » qui devroit rougir de se donner en » spectacle. «

L'Auteur a pris ici tout bonnement le nom de *Miphiboseth*, qui étoit un homme, pour celui de la femme de David, qui s'appeloit *Michol;* c'est une petite dis-

traction. Il a cru aussi que les danses de David étoient des *gambades*, parce-qu'elles déplaisoient à sa femme. Mais les railleries de Michol venoient de ce que David dansoit en public, et non de ce qu'il dansoit mal ; car d'ailleurs, ce prince dansoit au son des instrumens, et puisqu'il *ravissoit tous les spectateurs*, il y a bien apparence qu'il faisoit autre chose que des *sauts* et des *cabrioles*.

Quoi qu'il en soit, l'Auteur, pour établir son ingénieuse comparaison des danses Espagnoles avec les danses de David, auroit dû nous dire, lui qui sait tout, si du temps de David on connoissoit les pas de menuet, de rigodon, de sisonne, de chasser, de balloter, de briser, de jeter, des entrechats, des pirouettes, des temps de cuisse, de chaconne, de floiter, des attitudes, etc. Comment veut-il qu'on juge de la ressemblance, quand il n'explique pas les termes de comparaison?

nous dire sur la guitarre, passons à l'article suivant.

DANSES.

(Page 246.) » Excepté le fandango » dont j'ai parlé, les danses Espagnoles, » qui ne ressemblent à rien, doivent ressembler, si l'on en croit Miphibozeth, » aux gambades, aux sauts, aux cabrioles que, pour plaire au Seigneur, » pour faire rire son peuple, David autrefois faisoit devant l'arche. Selon » l'Ecriture, ces sauts de David ravissoient tous les spectateurs, hors sa » femme pourtant, qui disoit à ceux » qui vouloient l'entendre : tout prophète, tout roi, tout ami de l'Eternel qu'il est, mon mari est un baladin, » qui devroit rougir de se donner en » spectacle. «

L'Auteur a pris ici tout bonnement le nom de *Miphiboseth*, qui étoit un homme, pour celui de la femme de David, qui s'appeloit *Michol;* c'est une petite dis-

traction. Il a cru aussi que les danses de David étoient des *gambades*, parce-qu'elles déplaisoient à sa femme. Mais les railleries de Michol venoient de ce que David dansoit en public, et non de ce qu'il dansoit mal ; car d'ailleurs, ce prince dansoit au son des instrumens, et puisqu'il *ravissoit tous les spectateurs*, il y a bien apparence qu'il faisoit autre chose que des *sauts* et des *cabrioles*.

Quoi qu'il en soit, l'Auteur, pour établir son ingénieuse comparaison des danses Espagnoles avec les danses de David, auroit dû nous dire, lui qui sait tout, si du temps de David on connoissoit les pas de menuet, de rigodon, de sisonne, de chasser, de balloter, de briser, de jeter, des entrechats, des pirouettes, des temps de cuisse, de chaconne, de floiter, des attitudes, etc. Comment veut-il qu'on juge de la ressemblance, quand il n'explique pas les termes de comparaison?

HOPITAL GÉNÉRAL.

(Page 247.) On a déja vu plusieurs tableaux de notre voyageur dans le genre gracieux; maintenant pour vous montrer tout ce qu'il sait faire, il va vous en offrir un dans le genre opposé. C'est un hôpital qu'il a pris pour sujet, et ce sujet n'a que le défaut de n'être pas assez ingrat, pour un talent comme le sien. Son premier coup de pinceau est admirable : » Les lits sont sans ri- » deaux, les matelas de paille hâchée, » la soupe de viande pourrie. « Vous allez voir à présent comme il dispose bien ses figures. » Dans le même lit, j'ai vu » entre un mort, entre un mourant, » un malade qui se portoit assez bien » pour manger, pour me parler, et pour » s'asseoir sur son séant. A mes pieds » on cousoit un linceul, « (Vous sentez assez ce que cela signifie)» et dans un » coin on clouoit une bière. « Ici le peintre s'arrête; il n'a plus la force

de continuer ; il se contente de vous avertir, que » cet hôpital est quatre fois » trop petit pour contenir tous les vieil- » lards, tous les malades, tous les incu- » rables. «

L'hôtel-Dieu de Madrid, qui nous a procuré cet excellent tableau, est certainement l'un des mieux entretenus, l'un des mieux servis qu'il y ait au monde. Mais qu'importe la vérité de la peinture, pourvu que le coloris en soit fort, et qu'elle produise un grand effet?

» Les Perses, les Chinois, les Japon- » nois, qui sont des barbares, ont des » hôpitaux pour les chiens, pour les » chats, pour les chevaux. A Maroc, à » Salé, à Mongador, on saigne, on purge, » on guérit les poulets, les canards, les » oies. Et dans le centre « (c'est-à- dire à l'extrémité) » de la chrétienté, il » meurt, année courante, cent malades, » faute d'une médecine, faute d'un bouil- » lon, faute d'une cuillerée de vin d'Ali- » cante ! » Combien de choses vous

trouvez ici à la fois! Perses, Chinois, Japonnois, Maroc, Salé, Mongador, chiens, chats, chevaux, poulets, canards, oies, bouillons, vin d'Alicante; c'est un pot-pourri délicieux.

LA MAISON DES ORPHELINS.

(Page 249.) Notre voyageur décide que cette maison n'est pas assez vaste pour recevoir tous les enfans qu'on expose. » Les rues de Madrid, dit-il, sont » pleines d'enfans qui demandent. De » tous les spectacles, celui qui accuse » le plus le cœur de l'homme, c'est un » enfant qui mendie. » Il fait ensuite un traité de morale, qu'Aristote et Plutarque n'auroient pas désavoué. Il invoque le zèle *des philosophes de Madrid et du monde entier.* Lui-même monte bientôt sur un tréteau, comme un de ces *prédicateurs de places* dont il nous a parlé plus haut, et après un sermon de cinq pages: » Si j'étois roi, s'écrie-t-il, » et que dans une de mes villes il mou-

» rût

» rût quelqu'un de misère, je ferois as-
» sembler tous les riches, et les ferois
» décimer. « Cela est-il assez énergique ?

TEMPLES.

(Page 254). » Quand on entre dans les
» temples de Madrid, pendant quelques
» minutes, on ne peut rien distinguer,
» rien voir : l'or, l'argent vous éblouit.
» Ce faste ne rend les Espagnols, ni plus
» dévots, ni plus justes, ni meilleurs. «

Obligato, répond l'Italien à des com-
plimens semblables. Mais comme il
nous faut toujours un peu d'érudition,
l'Auteur nous apprend, » qu'autrefois
» du temps de Porphyre, on s'assembloit
» dans les champs, on se prosternoit sur
» le gazon, on prioit Dieu sur l'herbe ;
» ni orgues, ni chœurs, ni chantres, ni
» cierges. Le ciel, les nuages, le soleil,
» la lune, les étoiles, servoient de voûtes,
» de murs, d'ornemens, de lumières et
» de lambris. « Cependant nous n'en croi-
rons pas moins que, du temps de Por-

phyre, il y avoit des temples, comme il y en a aujourd'hui.

Le savant Auteur observe ensuite, que lorsque Dieu ordonna » à Salomon » de lui bâtir un temple, ce ne fut pas » pour avoir un temple, mais parce que » les coffres de Salomon regorgeoient » d'or, etc. Cessons, ajoute-t-il, d'en- » fermer Dieu entre quatre murailles... » Démolissons nos églises, pénétrons » tantôt dans l'épaisseur des forêts, tantôt » gravissons sur une montagne, tantôt » arrêtons-nous au pied d'un rocher, » ou dans une plaine; et là, une fois par » mois seulement, entonnons des hym- » nes, disons notre chapelet, brûlons » de l'encens, et chantons les louanges » de Dieu. «

Ce culte seroit assurément fort simple; mais l'Auteur, en désignant les lieux d'assemblée, n'a pas songé à la commodité de ceux qui devroient y aller. Il est vrai que ce défaut est un peu racheté par l'attention qu'il a eue,

de réduire les assemblées *à une fois par mois seulement.* Cependant, s'il pouvoit nous dispenser, *pour dire notre chapelet, de pénétrer dans l'épaisseur des forêts, de gravir des montagnes*, ou d'être brûlés *dans une plaine* par l'ardeur du soleil, son projet n'en seroit que meilleur. Mais, avant d'adopter le nouveau culte, il sera bon de consulter la Sorbonne et la Faculté de Salamanque, et d'attendre le jugement du Clergé de France, et de l'Inquisition d'Espagne.

AUBERGES.

(Pag. 257.) Les auberges rappellent naturellement l'hospitalité ; c'est aussi par là que notre voyageur commence cet article.

» Rien n'est si beau, disoit Ciceron, » que de voir les maisons des personnes » illustres, ouvertes à tous les étrangers. » Malheureusement cette hospitalité, » cette vertu si fort recommandée par » les Stoïciens, et que les Gaulois, les

» Germains, les Romains, les Celtibé-
» riens et les peuples Atlantiques obser-
» voient si religieusement et si bien, est
» inconnue parmi nous : en Espagne
» sur-tout, en Espagne, où elle seroit
» si nécessaire. «

C'est ainsi que nous tombons en Espagne, après avoir visité en passant, *les Gaulois, les Germains, les Romains, les Celtibériens et les peuples Atlantiques.* Quel plaisir d'aller avec un pareil voyageur! Il vous fait voir beaucoup de pays en peu de temps.

Mais en Espagne, » les chemins sont
» affreux, les voitures incommodes, fa-
» tigantes, peu roulantes; les journées
» sont longues; il fait chaud, l'air est vif,
» on est las, on a soif, on a faim, on
» brûle d'envie d'arriver, de manger, de
» dormir; on donneroit de l'or pour un
» bon repas, pour un bon lit, pour arri-
» ver; et le plus souvent, quand on ar-
» rive, on ne trouve dans les auberges,
» ni paille, ni pain; il faut dîner, souper

» par cœur, dormir par terre ou sur une » chaise. Les auberges de Madrid ne » sont guère mieux pourvues de vivres » et de meubles ; ce sont des Milanois » qui les tiennent. Les Bohémiens ou » Gaytanos « (l'Auteur a voulu dire Gitanos) » tiennent les cabarets sur la » route.

Qui dit trop ou trop peu, ne prouve rien. On auroit tort de prétendre que les chemins et les auberges d'Espagne soient tels qu'on peut les desirer ; mais il n'en est pas moins vrai que tous les jours ils se perfectionnent, graces aux soins d'un ministère éclairé. La confection des grandes routes avance considérablement ; on y applique chaque année des fonds pris sur les revenus ordinaires de l'Etat, parce qu'on ne connoît dans ce pays-là, ni corvée, ni impôt qui la représente, et qu'on ne veut pas écraser le peuple, pour lui donner des chemins. Les parties de routes qui sont exécutées, ne le cèdent en rien aux plus beaux che-

mins de l'Europe. Il y a déja à Madrid de très-bonnes auberges, qui sont bien pourvues de tout; elles ne sont pas toutes tenues par des Milanois. On s'occupe à établir celles des provinces sur un pied convenable, et l'on y parviendra avec le temps, dans un pays où les projets sont suivis avec d'autant plus de constance, qu'ils ont été conçus avec plus de maturité. Il n'est pas vrai que les Bohémiens tiennent les hôtelleries sur les routes. Ils en ont tenu quelques-unes autrefois dans les campagnes dépeuplées de l'Andalousie; mais depuis long-temps cette espèce de Bohémiens est presque anéantie; ceux qui restoient ont été réduits à devenir cultivateurs ou artisans.

A propos des *Bohémiens*, l'Auteur dit que » c'est une nation errante et vagabonde, qui ne tient à rien, et qui n'a ni » culte, ni loix, ni caractère. « Cependant il ne veut pas qu'on dise que *toutes les Bohémiennes sont catins;* car quoiqu'il convienne qu'*assurément elles ne sont*

point des religieuses, cependant *M. Baretti* qu'il *aime*, et dont l'*ouvrage sur l'Espagne* lui *fait plaisir ; M. Baretti* est déclaré *injuste*, *ou piqué*, *ou mal instruit*, pour avoir proféré cette horrible hérésie. Les Bohémiennes, au reste, méritent bien d'avoir notre chevalier pour champion, puisqu'elles sont, à ce qu'il assure, *très-jolies.*

Il paroît qu'en général, il s'intéresse beaucoup aux Bohémiens ; » il manque, » dit-il, un livre sur ces Bohémiens ; il » seroit intéressant d'apprendre, et je » voudrois savoir pourquoi les Espagnols » les souffrent, pourquoi ils sont venus » en Espagne, et d'où ils viennent en» fin ? « Ces questions pourroient faire la matière d'une belle dissertation. Il faut espérer que l'Auteur nous la donnera. Mais, comme son objet étoit de nous décrire les auberges d'Espagne dans cet article, il le termine, en nous entretenant des auberges de France, et sur-tout

de l'hôtel de la Reine à Lyon, dont il fait un éloge, sans doute très-mérité.

PAIN.

(Page 264). » La farine d'Espagne, » quoique admirable par sa blancheur, » fait du pain cassant, mal lié, qui dur- » cit, qui sèche, qui ne vaut rien au » bout de deux jours. «

L'Auteur vante pourtant beaucoup la farine de l'Andalousie et du royaume de Valence. Il dit, » qu'à Séville, à Ca- » dix, à Xérès, à San-Lucar de Bara- » méda, on mange du pain délicieux; » que le calife Aaron Raschild, si connu » par son amour pour les sciences, pour » les arts, pour le jeu de boule et pour » le bon pain, faisoit acheter pour sa » table de la farine de Séville. « Qui s'a- viseroit de disputer contre une telle autorité ?

Mais » c'est à Horiguéla, ville d'Es- » pagne au royaume de Valence, que » l'on trouve le meilleur pain; ce n'est

» pas du pain, c'est du gâteau. L'Archi-
» duc Joseph, qui préféroit la farine de
» Hongrie à toute autre, ne connoissoit
» pas sûrement le pain d'Horiguéla, cent
» fois meilleur, cent fois plus blanc que
» le pain de Gonesse. «

Notre Auteur est surpris que » David
» Hume, dans sa dissertation très-sa-
» vante sur les farines, ait oublié celle
» de Valence. Il s'étonne que les
» Académiciens de Madrid, qui s'occu-
» pent toujours de choses utiles « (non
pas toujours, suivant la p. 202) » n'aient
» pas encore songé à proposer un prix
» pour le mémoire qui indiqueroit, 1°.
» quelle est la meilleure farine pour la
» fourniture des armées; 2°. quelle fa-
» rine il faut choisir pour envoyer dans
» les Colonies; 3°. de quel bois doivent
» être les futailles où on la met. « Il ob-
serve dans une note, que les François
ont éprouvé par expérience, que la fa-
rine de Normandie et de Guienne sou-
tient mieux les transports sur mer, etc.

Lecteur, voulez-vous savoir enfin à quoi vous en tenir au milieu de tout ce bavardage? Il est de toute notoriété que le pain de Madrid, François et Espagnol, est un des meilleurs de toute l'Europe; et à cet égard, vous n'avez que faire du calife Raschild, de l'archiduc Joseph, de Hume, ni de l'Académie.

RELIGIEUSES.

(Pag. 267.) L'Auteur prend ici le ton qui convient au sujet. » Il n'y a que le » dieu des assassins, le dieu qui préside » aux meurtres, au néant, qui puisse, » qui veuille écouter, qui puisse enten- » dre, qui consente à recevoir les vœux » sacrilèges, les vœux germicides d'une » jeune religieuse. «

Après cet exorde, l'Auteur vous dit, *qu'on compte à Madrid trente monastères de filles;* et il part de-là pour faire l'histoire abrégée de la *vocation*, de la *vie* et de la *mort des religieuses de Madrid*, *des religieuses du monde entier :* ce sont ses

termes. Ensuite élevant sa voix, il adresse ainsi la parole à tous les souverains : » Rois, Princes, Empereurs, réunissez-» vous tous ; supprimez à jamais les cou-» vens de filles, etc. « Mais pourquoi ne pas leur recommander en même temps la suppression des monastères d'hommes ? Est-ce que l'Auteur ne s'intéresse qu'à la moitié du genre humain ?

COMPLIMENS.

(Page 273). » En s'abordant, nos an-» cêtres s'embrassoient, et disoient : » *Dieu vous garde.* En France, les lettres » de cachet sont encore terminées par : » *je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte* » *garde.* En Espagne, on termine les let-» tres missives, les billets, les esquelas, » par cette formule : *Dios guarde à usted.* » Les complimens Espagnols ne sont » point variés, et n'ont point changé » depuis l'expulsion des Maures, etc. « On voit que l'Auteur est choqué de ce qu'en Espagne on donne les gens à Dieu,

il aimeroit mieux apparemment qu'on les donnât au diable.

GRANDS CHEMINS.

Il n'est pas question des chemins dans cet article, mais des voleurs. C'est un plaisir que notre voyageur se donne souvent, d'attraper ainsi ses lecteurs.

» Tout le monde sait, dit-il (p. 275) » qu'en Angleterre, comme en Tur- » quie, comme en Perse, on ne peut » voyager sans courir les risques d'être » volé; c'est absolument de même en » Espagne. « Il ne paroît pas cependant que l'Auteur ait eu le malheur de l'être. Mais il remarque fort bien à ce sujet, que, » par-tout et toujours le crime et » le vol sont une suite de l'état de so- » ciété, et deviennent la seule ressource » de l'homme qui n'a point d'ouvrage, » qui a faim et qui n'a rien. « C'est par cette observation philosophique qu'il termine son livre, dont le *sujet* étoit *vierge* avant qu'il l'eût traité; ce livre

tiendra sûrement une place distinguée dans *le cours de raison, de probité, de sagesse, de morale, qui doit sortir quelque jour des cachots et des petites-maisons.* (Page 78.)

N. B. Après la table des matières, il y a un *N. B.* qui nous avertit que le *second volume qui paroîtra incessamment, contiendra le Voyage en Suisse.* Si l'Auteur n'est pas plus sage pour ce pays-là, je crains un peu pour ses épaules; car MM. les Suisses ont de braves gens dans tous les services, qui savent mettre les mauvais plaisans à la raison. Il fera bien aussi de ne se présenter dans aucun hôtel de Paris; parce que les Suisses lui en refuseroient la porte.

FIN.

TABLE.

Na. Cette table est absolument la même que celle du *Voyage de Figaro*. Il n'y a que l'indication des pages qui soit différente.

Entrée en Espagne par Salientes, page 7
Saragosse, 9
Route de Saragosse à Madrid, 19
Entrée de Madrid, 26
Le Buen-Retiro, 27
La Grange, 29
La Floride, 33
Le Palais neuf, 34
Aranjuez, 35
Le Pardo, 37
La Guadarama, 40
La Zarzuela, 41
L'Escurial, ibid.
La Casa del Campo, 44
Climat de Madrid, ibid.
Combat de taureaux., 46
Justice criminelle, 50
Prédicateurs de places, 54
Des Finances, 53
Mon oiseau, 60
Habit du bourreau, 61
L'Angelus, ibid.
Courtisannes, 62
Legs pieux, ibid.
Café, 66

Population, 67
Manière de recevoir les étrangers, 68
Maisons, 70
Hermites, 71
Rendez-vous, 72
Des impôts, 74
Tabac d'Espagne, 75
Des spectacles, ibid.
Auto da-Fés, 80
Ce matin, 81
Légende, 62
Le couvent de l'Escalessas, 84
Des vivres, 85
Garnison de Madrid. Troupes Espagnoles, 87
Le Prado, 99
Cachots, 100
Hôpital des fous, ibid.
Rues, 103
Fautes personnelles, 104
De la Vierge, ibid.
Forces maritimes, 105
Edits du Conseil, 107
Le Fandango, 110
Langue Espagnole, 110
De la sieste, ou méridienne, 111
Le Roi, 117
Cimetières, 119
Cheminées, 121
Cabinet, dernière guerre, 122
Dévots, 123
Savans de Madrid, 124
L'Académie, 128
Pélerinages, 132
Des Petits-Maîtres, 134

Vin, 136
Perroquet, 137
Veille des grandes fêtes, 138
Miel, 141
Antiquités, ibid.
Mariages, 142
Collèges, 144
Des Ordres, 145
Midi, 146
Pauvres honteux, 147
Le Comte *** 149
Barbiers Espagnols, 150
Jugemens de l'Inquisition, 151
Tête parlante, 152
Ce soir, ibid.
Suicide, 155
L'in-pace, 357
Imprimeurs, 159
Guitarre, 153
Danses, 164
Hôpital général 166
La maison des Orphelins, 167
Temples, 169
Auberges, 171
Pain, 176
Religieuses, 178
Complimens, 179
Grands chemins, 189

FIN DE LA TABLE.